

"La relecture conduit à faire de ce monde un monde mieux habité par des présences amicales. Entre hostilité et hospitalité, la rencontre et le dialogue sont toujours marqués du signe du risque et de l'inattendu. Comme à l'auberge d'Emmaüs, la surprise est de taille quand celui que nous cherchons dans l'incertaine lueur du soir se laisse découvrir comme un véritable ami."

Arnaud FAVART

L. A. C. - n° 271 CHEMIN FAISANT, RELIRE 2013

CHEMIN FAISANT, RELIRE

La relecture, un enjeu pour la Mission de France

Quand des communautés sont en conflit

Le récit met la foi en jeu

ÉDITORIAL	
Marie-Odile PONTIER	1
La relecture, un enjeu pour la Mission de France	
Arnaud FAVART	3
La relecture dans la vie d'une équipe	
Pierre GERMAIN	9
L'exode : évocation et relecture	
Claude WIÉNER	15
La lecture comme relecture	
Pierre CHAMARD-BOIS	21
La pratique des récits de vie auprès de personnes âgées	
Dominique MALIDIN	29
Faire escale en couple	
Maryno BODINIER	35
Ecrire un récit de compagnonnage dans le soin	
Régis CHAZOT	41
Relecture dans l'enceinte judiciaire	
Denis ROUCOU	45
Exercer des méditations dans un collège	
Nicolas RENARD	51
Quand des communautés sont en conflit...	
Alexis ADAM de MATHAREL	55
Un exercice spirituel accessible à tous : révision de vie	
Jean-Pierre ROCHE	61
Des sources d'éclairages de la relecture	
Arnaud FAVART	67
Le récit met la foi en jeu	
Etienne GRIEU	73
Partir du plus pauvre : un défi pour l'église	
Jean-Claude CAILLAUX.....	79
Résonances : Les dieux ne sont jamais loin	
Alain LE NEGRATE	83

Communauté Mission de France

La "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : mdf@club-internet.fr - Site : www.mission-de-france.com

Directeur gérant	: Arnaud FAVART	Relecture	: Michel GROLLEAUD
Responsable	: Nicolas RENARD	Photos	: Communauté Mission de France
Comité de rédaction	: Pierre CHAMARD-BOIS, Danièle COURTOIS, Dominique DEVISSE, Arnaud FAVART, Pierre GERMAIN, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Yves PETITON, Marie-Odile PONTIER, Nicolas RENARD, Marie-Christine SER		
Maquettiste	: Arnaud TOMASSO		
Abonnements	: Sonia VILLAUME		

Abonnements (5 numéros par an) France et étranger : Abonnement ordinaire : 35 € – Abonnement de soutien : 40 €
Le numéro : 8,00 €

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,60 €.



Chemin faisant, relire

Lors de sa dernière Assemblée Générale en juillet 2012, la Communauté Mission de France a souhaité favoriser dans les équipes et les réseaux la pratique de la relecture¹. Aller à la source de cette pratique, tel est l'enjeu, nous dit Arnaud Favart, pour ceux et celles qui, cherchent à faire de ce monde un lieu hospitalier. Cela peut se vivre à la suite de ce crucifié qui, en route vers Emmaüs, a relu avec ses amis tout ce qui le concernait dans les Ecritures. Raconter, relire, c'est « lever le nez du guidon », faire un détour, non pour rester dans le passé de nos vies, mais pour laisser apparaître ce qui de la vie ne cesse d'être en germe, cette nouveauté offerte en permanence.

Les récits de l'Exode sont les traces des nombreuses relectures faites d'un événement, qui est devenu fondateur pour le peuple juif, fondateur de son existence comme peuple libéré de l'esclavage. Relire, c'est d'abord lire. Les lecteurs ont à engager quelque chose de leur vie dans cet acte. C'est ce que Pierre Chamard-Bois déploie tout au long de sa lecture de la rencontre de Philippe avec un étranger plongé dans le livre d'Isaïe. Le détour de la lecture n'est fécond que dans la mesure où « je » se laisse toucher, rencontrer, déranger, travailler par la parole d'un autre. Il s'agit de donner chair à la Parole dans son propre corps.

Ce qui se joue d'ouverture de soi dans la lecture biblique se joue dans toute relation aux autres, que ce soit comme biographe de la vie de personnes âgées, comme conseiller conjugal, comme soignant, comme juge, comme chef d'établissement scolaire ou encore comme médiateur dans des pays en conflit. Que ce soit par écrit ou par oral, permettre

1. LAC 267, page 58.

la relecture d'un ou plusieurs événements engage des processus de vérité par la mise à distance de l'émotionnel, sans lesquels il n'est pas de réconciliation et d'entente possible. La relecture est un chemin d'accouchement douloureux, structurant et libérant à la fois. De là peut naître le sentiment d'appartenir à une communauté humaine.

Les verbes « voir, juger, agir » de la révision de vie nous indiquent le travail d'hospitalité, de discernement et d'engagement propre à toute relecture. Elle porte en elle-même une dimension spirituelle, au sens où il s'agit de s'ajuster à la vie de l'Esprit dont on ne sait ni d'où il vient, ni où il va, si ce n'est qu'Il est la Vie même. Ainsi se mettre à l'écoute des récits de vie des gens ordinaires que nous sommes, c'est faire œuvre de théologie. C'est prêter l'oreille à l'Esprit qui travaille le monde d'aujourd'hui, dans la trame de chaque existence. C'est croire que chaque mélodie est indispensable à la symphonie toujours renouvelée qu'est la Révélation, dont le thème principal est donné par Celui qui s'est fait Bonne Nouvelle.

Suite à la rencontre de DIACONIA à Lourdes en mai dernier, nous avons la joie de donner la parole à Jean-Claude Caillaux qui a co-piloté le groupe « place et parole des pauvres ». Il nous invite à une véritable conversion, celle d'associer véritablement les plus pauvres aux discussions, aux projets, aux décisions que nous prenons, et donc à nous laisser ébranler dans l'intelligence de notre représentation du monde.

La moisson des textes pour ce numéro ayant été très abondante, nous ne pouvons présenter la rubrique habituelle « un livre, un auteur ». En « Résonnances », Alain Le Négrate invite à une relecture de ce que les mythes représentaient pour les grecs, une relecture qui fait réfléchir sur le statut de la foi pour eux comme pour nous.

Bonnes lectures, relectures et autres chemins spirituels de discernement !

PROCHAINS THÈMES :

n° 272 Le travail

n° 273 L'accompagnement

Marie-Odile Pontier,
pour le comité de rédaction

La relecture, un enjeu pour la Mission de France

Par Arnaud Favart



Dès les origines, la Mission de France a relu son histoire. A partir de trois extraits puisés dans d'anciennes revues "Lettre aux Communautés", Arnaud Favart présente les enjeux de la relecture pour les équipes.

C'est un papier daté des années cinquante, jauni par les ans, sur lequel des prêtres ont signifié leur demande d'incardination à la Mission de France. On y lit ceci en introduction :

« L'Histoire demeure bien ce terrain privilégié que Dieu a choisi pour sa rencontre avec l'homme. Démarche mystérieuse d'un Dieu qui devient d'autant plus insaisissable qu'il est plus proche et qui se laisse souvent deviner davantage alors qu'il paraît éloigné.

Dans ce double mouvement perpétuellement repris où Dieu, venu à notre rencontre, nous semble si proche qu'il va nous embrasser, jusqu'à cette autre invitation où Dieu disparaît comme pour nous obliger à notre tour à venir à notre rencontre, il y a une double démarche de foi nécessaire. Cette foi, il est plus facile de la sentir quand on

envisage l'Histoire déployée comme un grand geste continu de Dieu à travers les siècles.

Il est beaucoup plus difficile d'y croire quand il s'agit de notre histoire à nous, filée au jour le jour et où quotidiennement se heurtent le désir de Dieu et la volonté tout aussi mystérieuse du mal. Un jour si on écrit l'histoire de la Mission de France, et il est sans doute trop tôt pour le faire, on y sentira passer la grâce. »

Cette référence à l'histoire tissée au fil des jours appartient très tôt à la culture des équipes de la Mission de France. Elle a forgé une tradition de révision de vie. Ceux qui viennent au séminaire de Lisieux rapportent leur étonnement et s'en réjouissent. Soixante ans plus tard, le recul a permis de commencer à écrire une histoire de la Mission de France. Ce regard dans le rétroviseur n'a pas pour objet de cultiver la mémoire d'un passé, fût-il glorieux ou épique. Il peut certes favoriser une leçon de sagesse ou surmonter la subjectivité d'un ressenti. Ce retour sur l'histoire possède avant tout une portée théologique.

Nous portons la conviction que dans le passé, « *à bien des reprises et de bien des manières, Dieu a parlé à nos pères, qu'il a parlé de manière décisive*

par son Fils Jésus et qu'il continue de le faire en ces temps ultimes où l'Eglise, corps du Christ, continue de parler en son nom. » Et nous croyons que l'Esprit Saint présent dans le cœur de tout homme continue de parler aux Eglises, d'une façon que Dieu connaît. (cf. Gaudium et Spes 22, §5)

« Il y eut un soir, il y eut un matin. »

Dès les premières pages de la Bible, Dieu apparaît comme celui qui s'est mis à l'œuvre dans l'humble histoire des jours et des nuits. C'est sur ce terrain-là, plus que dans les idées et les spéculations, que l'humanité peut chercher avec confiance le mystère de Dieu.

L'Assemblée générale de 2012 a redit l'intérêt pour les équipes de pratiquer la relecture, de découvrir dans les récits de vie un lieu de naissance de récits de foi au Dieu de Jésus-Christ, où s'imbriquent l'une dans l'autre la lecture des Ecritures bibliques, la lecture de la vie personnelle et sociale et la recherche théologique. Si Dieu se rencontre dans l'histoire, les équipes doivent apprendre peu à peu à découvrir les traces de sa présence et à les interpréter comme signes de sa volonté de nous rencontrer sur le terrain même des jours ordinaires.

Ce mode de relecture des événements a une matrice, celle des pèlerins d'Emmaüs. Refaisant en quelque sorte la route de Jérusalem à Emmaüs, la vie d'équipe permet de se donner des nouvelles, de rapporter les uns aux autres ce qui s'est passé ces jours-ci. Et nos yeux sont empêchés de reconnaître celui qui est présent à notre histoire tant que la relation des événements n'a pas révélé la pointe de son interrogation, tant que les esprits ne se sont pas éveillés à la compréhension des Écritures, tant que les cœurs ne se sont pas attablés au partage du même pain.

Cette matrice de la relecture, telle que nous venons de l'emprunter au récit de Luc, met en œuvre un triple processus au cœur de la vie d'équipe : celle de la conversation et de l'écoute mutuelle, celle de la confrontation à l'intelligence des écritures, celle du pain rompu à la table commune, parfois jusqu'à l'eucharistie.

Pour le faire résonner et mémoriser en trois mots, la relecture conjugue le sens, l'intelligence et la présence.

- « C'est pas juste, s'indigne l'enfant ! » Ce qui n'est pas juste n'a pas de sens. La relecture vé-

rifie une orientation de vie éprouvée au cœur de l'action juste ou de la révolte contre l'action injuste. Elle donne sens à une alliance, ou un compromis, entre la liberté d'agir et la vérité d'un vivre-ensemble-autant-que-possible qui s'impose. Ma liberté personnelle n'a de sens que tant qu'elle ne heurte pas la possibilité de vivre ensemble avec un minimum d'estime partagée.

- Le recours aux Écritures n'est pas une recette magique. La lecture fait appel aux ressources de l'intelligence et d'une culture pour comprendre les Écritures. Celles-ci ne viennent pas surplomber l'histoire comme un enseignement à prendre ou à laisser. Elles révèlent leur pertinence comme accomplissement d'un événement durable dans l'histoire qui me touche. Elles portent en germe une conviction d'universalité qui vaut pour le temps et l'espace. C'est aujourd'hui et encore maintenant que cette Écriture s'accomplit.
- La relecture conduit à faire de ce monde un monde mieux habité par des présences amicales. Entre hostilité et hospitalité, la rencontre et le dialogue sont toujours marqués du signe

du risque et de l'inattendu. Comme à l'auberge d'Emmaüs, la surprise est de taille quand celui que nous cherchons dans l'incertaine lueur du soir se laisse découvrir comme un véritable ami. N'est-il pas dit dans l'Écriture que « Moïse parlait à Dieu comme on parle à un ami » ?

Le deuxième papier est un peu moins jauni que le précédent. Il date des années quatre-vingt. Dans un long travail de relecture des notes de l'équipe BTP (Bâtiment Travaux publics), Albert Grimaux tente de dégager une spiritualité née de la présence de prêtres-ouvriers sur les grands chantiers.

Derrière les millions de mètres cubes de béton coulés pour notre confort (transports, énergie, habitat, équipements de santé et de sécurité) se tiennent des hommes de toutes nationalités ayant quitté leur terre et leur famille. Ils sont exposés aux intempéries, aux accidents, aux impératifs économiques, et souvent « remerciés » en fin de droits ou pour faits syndicaux. Les considérations partagées en équipe sont charnelles, concrètes. Il est question de béton et de moteurs, de froid et de pluie, d'altercation avec un chef, de sécurité et de droits du travail. Il est question de vivre ensemble

à la table commune, même quand l'odeur de la morue dérange l'amateur de mouton qui agace le mangeur d'andouillettes. Il est question de sauvegarder sa dignité ou de se taire, de renoncer à ses origines ou de s'exposer aux railleries.

« La prudence s'impose pour ne pas plaquer le sens de Dieu sur la vie et les attitudes d'hommes qui ne peuvent ou ne souhaitent pas en parler. Quand des cris de colère sont relus, nous osons croire que cette colère des exploités parle vraie, qu'elle va dans le sens de Dieu. Quelqu'un d'autre nous parle et nous bouscule quand nous voulons agir en faveur de la dignité. Certes une telle attitude ne s'impose pas, elle est affaire de liberté. Quand ce que nos yeux ont vu, ce que nos oreilles ont entendu passe au crible de la confrontation avec les autres, au crible de la prière et de la contemplation, au crible de la lecture biblique, alors Dieu parle à qui veut bien l'entendre. »

Ce décentrement du regard et de ses préoccupations ouvre une voie, une richesse non explorée. Les gestes humains qui orientent vers Dieu sont marqués du signe du risque et de l'imprévisible. Aller au-delà des apparences, découvrir la face

cachée, contempler le mystère de ce que chacun porte au fond de lui-même, c'est la démarche que Jésus a su faire lorsqu'il a demandé à boire à la Samaritaine, s'est invité chez Zachée, a reçu l'onction parfumée de Marie-Madeleine. Là se tient la démarche de révélation évangélique. La relecture ouvre la voie de la contemplation à une présence autre, différente, qui pourtant me touche au plus près.

Ils sont prêtres de l'Avent, ils préparent le terrain à la manière de Jean-Baptiste. Au propre comme au figuré, ils comblent les ravins, aplanissent les obstacles, redressent les virages dangereux. Ils ne donnent pas le baptême chrétien à des gestes de fraternité, des paroles de vérité, des révoltes de liberté, mais ils veillent à ce que des routes d'humanité puissent devenir des routes d'Emmaüs. »

cf LAC 127 Spiritualité des prêtres-ouvriers des BTP, Albert Grimaux

Au fil des ans, Albert Grimaux a ressaisi dans les propos de l'équipe BTP le patient chemin qui va de la journée de travail au sens de l'éclairage des Écritures, à la recherche de vérité, de la considération pour des collègues de chantiers, à l'énigme

des visages burinés par une histoire et habités par une présence.

Le dernier papier que nous citerons est un texte de Jean Debruyne. Avec son talent de poète, il relit l'épopée de ce fameux train des jeunes qui a sillonné la France en 1987.

« Il était là.

« Il était là-dedans, justement pas en plus ni à côté, ni au-dessus, mais précisément là, dans une présence discrète, sans jamais cesser d'être Dieu.

« Il n'y a pas un temps pour Dieu, et un autre pour nos affaires, mais Dieu est dans le temps, sans cesser d'être lui-même.

Dieu ne vient pas avant ou après pour donner le sens, mais pour être le sens. »

Jean Debruyne

Bien sûr, Jean a fait le rapprochement avec le voyage de Jacob et son bivouac à Béthel :

« *Le Seigneur était là, et je ne le savais pas.* »

Gn 28,16.

Mais de quelle connaissance, ou de quelle ignorance s'agit-il ?

Dans une peinture fort réaliste, le peintre Magritte a dessiné une belle pomme ronde aux tons gris et vert. Il illustra son tableau d'une légende : « Ceci n'est pas une pomme ». De fait la représentation d'une pomme n'est pas une pomme. Elle est l'interprétation d'un fruit bon à croquer que nous connaissons. La représentation d'une pomme peut tout aussi bien rappeler une région, une saveur, que Guillaume Tell ou une saison. Savoir donner un nom aux choses, à l'expérience heureuse ou malheureuse, est un apprentissage fondamental depuis la petite enfance. Mettre des mots sur l'expérience vécue, c'est faire un lien avec le fil du temps, c'est accomplir un travail de connaissance. Donner un nom, c'est faire un lien avec ce qui est connu et ce qui peut arriver de nouveau. Nommer ce qui nous arrive d'amical ou d'hostile, de digne ou de dégradant, de précaire ou de durable, de beau ou de laid, de vrai ou de mensonger, c'est peut-être ce qui qualifie en profondeur l'être humain et son langage. En revenant sur les événements, la relecture donne du recul et de l'élan. Elle rassemble les fils épars du passé, fait des liens avec le présent et ouvre une trame pour la suite.

La relecture est un acte d'interprétation. Nommer la présence de Dieu, relire l'action de l'Esprit dans nos existences ne sont pas un acte de savoir, mais un acte de relecture sans cesse à reprendre.

« Hé, toi, viens... »

Donner un nom, c'est sortir quelqu'un ou quelque chose de l'anonymat de l'histoire, c'est le reconnaître pour lui manifester de l'intérêt. S'il est profondément humain de nommer les émotions ressenties, elles ne disent pas tout du vif ou du sel de ce qui est arrivé. La parole se libère, des mots jaillissent de la profondeur et font écho à ce qui résonne de vital et d'essentiel. L'impression d'inachevé de nos existences sort du regret ou de l'impuissance pour embrayer sur une reconnaissance prometteuse d'avenir. Le sentiment général d'inaccompli se libère de la nostalgie ou de l'amertume pour accéder à cette forme suprême de reconnaissance que sont la gratitude et l'action de grâce.

La relecture dans la vie d'une équipe

Par Pierre Germain



Pierre est prêtre ouvrier retraité, membre de la Mission de France dans l'équipe d'Evry.

Quoi de plus étranger, à première vue, que le travail de « relecture » et la pratique d'une équipe Communauté Mission de France ?

Si, du moins, par « relecture », on entend la méthodologie pratiquée et comme sanctuarisée, par les équipes d'action catholique, plus couramment appelée « révision de vie ».

C'est pourquoi, il convient tout d'abord de définir ce que l'on entend par « relecture ».

Pour ce faire, tournons-nous vers nos maîtres en définition.

Le Larousse : relecture : « Nouvelle lecture ». Bravo !

Google, wikipédia : relecture :

1 - lecture d'un texte écrit à des fins de correction.

2 - lecture à **nouveau** d'un texte pouvant amener à **une nouvelle interprétation.**

Nous voilà sur le bon chemin avec cette deuxième définition.

Nouvelle interprétation du texte, grâce à sa mise en **contexte**.

Grâce à un effort d'intelligence, reconstitution du contexte.

Et la première hypothèse de définition, qui me vient à l'esprit, et qui intègre ces paramètres et nous introduit dans une dynamique de « révision de vie » pour lequel le mot « relecture » est un substitut, c'est celle **d'un effort de compréhension** – à nouveau frais – mis en œuvre par un ou plusieurs sujets, sur des **phénomènes humains, des réalités sociétales, dans le but de s'y inscrire comme acteurs pour en confirmer ou modifier les résultantes**.

Cela dépasse de beaucoup le champ textuel, pour intégrer d'emblée le contextuel.

Cela exclut donc tout phénomène dit « objectif » qui est saisissable par les sciences dites « exactes ». Mais cela inclut toutes les approches qui, depuis la fin du XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème} siècle,

relèvent tout à la fois de l'associatif, du syndical et du politique, ce trépied institutionnel mis en place pour fonder en quelque sorte la république et la démocratie à la française que nous connaissons aujourd'hui.

Ces pratiques et ces institutions nous paraissent vieilles comme le monde. Elles ne sont vieilles que d'un siècle !

Mais il existe une approche plus spécifique aux phénomènes religieux au sein de nos sociétés. Car peu de temps après (un demi-siècle !) voici que les phénomènes religieux pouvaient eux aussi, à leur tour, faire l'objet d'un effort de compréhension.

L'impulsion fut notamment donnée en 1517 par les 95 thèses de Luther et la confession d'Augsbourg qui donnaient prépondérance au libre arbitre, à la libre interprétation du chrétien sur les Ecritures (Scriptura sola), et partant, comme par capillarité, sur les dogmes et vérités intangibles de l'Eglise institutionnelle.

Mais il a fallu attendre 1943, au sein de l'Eglise catholique, avec l'encyclique « Divino afflante Spiritu », pour reconnaître **un droit d'inventaire** sur

les **Écritures**. Ce droit s'est progressivement étendu également à toute la sphère institutionnelle. Prendre ce qui était donné comme vérité absolue et intangible, tant en matière de dogme (ce qu'il faut croire), qu'en matière de morale (ce qu'il faut faire), - les textes fondateurs et les institutions sacralisées – et les soumettre à l'épreuve d'une con-textualisation, (qu'elle soit historico-critique, sémiologique ou figurative) permet alors de porter **un regard critique** qui débouche sur un travail de **ré-interprétation**, de remise en cause et de ré-appropriation, bref un travail de **re-lecture**.

Mais qui dit re-lecture implique l'existence d'une **première lecture**, d'une première interprétation. Elle a donné lieu elle-même à tout un **travail d'écriture** qui fonde et justifie cette lecture. Claude Wiéner a été chargé de nous faire entrer dans les arcanes des Écritures comme étant fondamentalement une **relecture de foi**.

Avec cette définition en tête, il nous est possible de regarder maintenant ce qu'est la vie d'équipe des membres de la Communauté Mission de France pour voir en quoi et de quelle manière la relecture impacte cette vie d'équipe à la Communauté Mis-

sion de France.

Une équipe de la Communauté Mission de France, ce n'est pas une équipe d'amis qui se cooptent pour se retrouver entre eux, s'épauler et s'entraider. Même si ce n'est pas exclu.

C'est d'abord un espace où des chrétiens sont appelés à vivre une co-responsabilité apostolique par rapport à la mission, à la mission de l'Église qui a charge d'annonce et de témoignage de la foi de Jésus-Christ.

En tenant ces deux définitions, d'une part du travail de relecture, d'autre part de ce qu'est une équipe de la Communauté Mission de France, mon but n'est pas de faire un relevé exhaustif des jointures entre les deux.

Je me limiterai seulement à un petit témoignage en décrivant quelques aspects au sein de la vie d'équipe qui est la mienne.

Il se trouve que depuis maintenant près de 2 ans, j'ai été amené à « faire équipe » avec 5 couples du Val d'Orge qui désiraient se retrouver ensemble pour prendre la mesure de ce que les uns et les autres engageaient de leur existence, de leur positionnement ecclésial (peut-être dans le sillage

de la Communauté Mission de France ?), et de tout ce qui pouvait affecter leur existence.

C'est alors que, naïvement (par incapacité de créer ou par paresse), j'ai proposé que nos réunions d'équipe fassent honneur, entre autres, à un « tour de table », exercice largement pratiqué au sein de ma première équipe d'appartenance.

Un temps où chacun des participants livre, s'il le souhaite, les éléments de réflexion sur ce que fut sa vie au cours du mois passé, sur ce qu'il a porté comme engagement, sur la vie de couple, sur ce qui l'a marqué, affecté.

Pas d'espaces privilégiés. Pas de zones interdites. Et quelle ne fut pas ma surprise quand j'ai entendu plusieurs de ces co-équipiers dire lors d'un bilan d'année que ce qui les avait marqués et fait progresser au cours de cette année était ce tour de table dédié lors de nos rencontres.

Parce que ce tour de table les avait provoqués à prendre du recul par rapport à ce qu'était leur vie, à ne plus être assailli, « mangé », par les contraintes et urgences de toutes sortes, pour tenter de maîtriser ce cours impétueux de leur existence, pour tenter de sortir la tête de l'eau, pour reprendre leur destin en main.

Un travail de **relecture de leur propre vie** qui

est volonté de maîtrise, qui devient force de libération.

Lecture critique de sa propre vie. La vie d'équipe en est un appui.

Mais la vie d'équipe est aussi le lieu où peut **se dire** et **se partager** notre regard sur notre monde, notre vision de la société.

Lorsque l'on parle d'une vie d'équipe où la co-responsabilité apostolique est engagée par ses membres dans l'exercice de leur mission, c'est d'une certaine manière à jet continu que chaque membre de l'équipe dit sa propre lecture du monde qui l'habite et qu'il investit et qu'il soumet au regard critique de ses co-équipiers.

Non seulement sa propre vision du monde mais aussi sa propre perception de l'Eglise, **de la mission** de celle-ci au cœur du monde.

Le diagnostic étant alors posé avec l'aide d'autres interlocuteurs (responsables de la Communauté Mission de France, responsables diocésains, autres chrétiens), peut intervenir alors la phase de mise en œuvre, la phase **d'écriture**.

L'écriture vivante, l'inscription dans notre espace social et ecclésial de signes posés, d'engagements significatifs, dans le but de faire voir, de

manifeste, de témoigner.

L'écriture figée, textualisée, qui sert de référence et de point d'appui et que nous appelons « **lettre de mission.** »

Double travail d'écriture, lui-même repris, ré-

amendé, modifié, ajusté ; **travail de ré-écriture, répercuté** à l'entour ; ce que nous appelons un « **retour de mission** » et qui n'est, encore et toujours, qu'un effort de transmission d'une **relecture.**

« Je constate en effet, dit Pierre, que Dieu ne fait pas acceptation des personnes, mais qu'en toute nation celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable » Act 10/34-35.



A l'Assemblée générale 2012 - Forum

L'exode : évocation et relecture

Par **Claude Wiéner**



Claude est prêtre de la Mission de France en équipe d'ainés. Bibliste, il a écrit plusieurs livres, en particulier le *Dieu des pauvres* (Ed. de l'Atelier).

« Je vous ai fait sortir du pays d'Égypte et je vous ai conduits quarante ans au désert pour prendre possession du pays de l'Amorite. »

« Quand Israël était jeune, je l'ai aimé, et d'Égypte j'ai appelé mon fils. »

Les plus anciens prophètes d'Israël (VIII^{ème} siècle) Amos (2,10) et Osée (11,1) font mention de l'évènement sans cesse « relu » au long de son histoire : la sortie d'Égypte. Elle est racontée au livre de l'Exode qui, très probablement a été écrit bien plus tard, mais à partir de traditions orales qui couraient depuis longtemps. Le récit biblique n'a donc rien d'un reportage contemporain des événements ; c'est déjà une relecture imprégnée de théologie, témoignage d'une foi et d'une réflexion longuement mûrie. Au cœur du récit (ch.3), l'épisode du Buisson Ardent est riche de signification. Le Dieu d'Israël y révèle son Nom, YHWH, si sacré qu'on cessera de le pro-

noncer, sauf le grand prêtre une fois par an. Il est commenté par le mystérieux « *ehyeh arsher ehyeh* », qui peut signifier « *Je suis qui je suis* » ou « *Je serai qui je serai* » plutôt que « *Je suis celui qui suis* ». Dieu insaisissable dont les actes diront quelque chose de ce qu'il est.

Et il s'exprime en disant : « *J'ai vu la misère de mon peuple... je connais ses souffrances... je suis descendu pour le libérer... fais sortir d'Égypte Israël mon peuple.* » (Ex 3,7...11). Un Dieu attentif aux hommes, surtout aux plus souffrants. Un Dieu libérateur, un Dieu qui appelle des hommes pour mettre en œuvre son action.

Et commence la longue histoire que nous connaissons bien, avec ses heures de gloire, ses épreuves, ses échecs, ses trahisons et ses reprises. De cette histoire, la Bible nous présente une première relecture avec **le livre du Deutéronome** présenté comme une série de discours de Moïse au ton chaleureux et insistant « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton être, de toute ta force.* » (6,5) « *Il garde son alliance et sa fidélité durant mille générations à ceux qui l'aiment.* » (7,9) « *Il a fait ton éducation comme un père fait celle de son fils.* » (8,5) Relecture qui met ainsi en relief la nature de ce Dieu si proche.

Mais le livre met aussi en relief les exigences du

Dieu d'Israël. Le Décalogue est au cœur de la Loi. Il commence par ce rappel que la tradition juive considère, non comme un prologue, mais comme la première des Dix Paroles : « *C'est moi YHWH ton Dieu qui t'ai fait sortir d'Égypte, le pays de servitude.* » (Dt 5,6) Les préceptes qui suivent sont en lien étroit avec cet acte initial de libération, chemins d'une vie libérée à la suite du Libérateur. Le commandement du shabbat est mis spécialement en rapport avec l'exode. « *Tu te souviendras qu'au pays d'Égypte, tu étais esclave et que YHWH ton Dieu t'a fait sortir de là d'une main forte et le bras étendu ; c'est pourquoi YHWH ton Dieu t'a ordonné de pratiquer le jour du shabbat.* » La même référence revient quand il s'agit de respecter les émigrés « *Car vous avez été des émigrés au pays d'Égypte.* » (Ex 22, 20 ; 23, 9. Dt 10,19).

En dehors des livres de la Torah, on trouve dans la Bible des « relectures » de l'exode. Elles sont de plusieurs espèces.

1) Citons d'abord des allusions au cours **des récits ou des prières** :

- Simples rappels :

« *YHWH qui agit avec Moïse et Aaron et fit monter*

nos pères du pays d'Égypte. » (1S 12,6)

« Il n'y a rien dans l'arche sinon les deux tables de pierre déposées par Moïse à l'Horeb, quand YHWH conclut l'alliance avec les fils d'Israël à leur sortie du pays d'Égypte. » (1R 8,9)

- Rappel idéalisé d'un temps de bonheur :

« Je te rappelle ton attachement du temps de ta jeunesse, ton amour de jeune mariée, tu me suivais au désert dans une terre inculte. » (Jr 2,2)

- Ou bien, en des temps difficiles, rappel d'une présence active du Seigneur :

« Où est celui qui fit remonter le berger de son troupeau,

... celui qui les fait avancer dans les abîmes. » (Is 63,11.14)

- Souvenirs glorieux :

« Il changea la mer en terre ferme : on pouvait passer le fleuve à pied sec (Ps 66, 6)

Quand Israël sortit d'Égypte, Juda devint son sanctuaire et Israël son domaine...

à cette vue la mer s'enfuit. » (Ps 114,1..3)

« C'est lui qui frappa les aînés d'Égypte, depuis l'homme jusqu'au bétail. Au milieu de toi, Égypte, il envoya signes et prodiges contre le Pharaon et tous ses serviteurs. » (Ps 135, 8-9)

- Ou souvenirs d'infidélité :

« Vos pères m'ont défié et mis à l'épreuve alors qu'ils m'avaient vu à l'œuvre. Pendant quarante ans cette génération m'a éccœuré. » (Ps 95, 9-10)

- et reproches de Dieu :

« Mon peuple, que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je fatigué ? Réponds-moi !

En te faisant monter du pays d'Égypte ? En te rachetant de la maison de servitude ? En t'envoyant comme guides Moïse, Aaron et Myriam ? » (Mi 6, 3-4)

2) Voici maintenant des textes plus longs – que nous ne pourrions donc pas reproduire dans le cadre de cet article – véritables relectures des événements de l'exode en fonction de **diverses circonstances de la vie du peuple.**

Regardons d'abord les psaumes 78, 105 et 106.

Le Ps 78 indique dès le début son intention : *« Je vais ouvrir la bouche pour une parabole et dégager les leçons du passé. Ce que nos pères nous ont transmis, nous ne le tairons pas à leurs descendants... qu'ils n'oublient pas les exploits de Dieu... pour ne pas être comme leurs pères, la génération indocile et rebelle. »* (v.2...8)

Suit une longue évocation des événements où les hauts faits alternent continuellement avec les révoltes d'Israël *« Rebelles, ils mirent à l'épreuve le Dieu Très-Haut. »* (v.56). *« Dieu entendit et s'emporta,*

il rejeta complètement Israël. » (v.59).

Et pourtant il n'en reste pas là et le psaume s'achève par l'élection de David « *berger au cœur irréprochable.* » (v.73).

Les psaumes 105 et 106 forment un tableau contrasté. Le premier présente un vaste panorama, depuis les patriarches jusqu'à la conquête de la terre promise, en passant par l'exode (v.26-43) sans aucun aspect négatif ; l'action de grâce occupe tout le terrain. Au contraire, le Ps 106, dans la ligne du Ps 78, est un violent réquisitoire contre Israël « *Bien des fois il les a délivrés mais ils s'obstinaient dans leur révolte.* » (v.43)

Le psaume s'achève par un appel au secours : « *Sauve-nous, YHWH notre Dieu, rassemble-nous du milieu des nations.* » (v.47).

On retrouve tout à fait la même ambiance dans la longue prière de Ne 9. Les Israélites y « *font leur confession* » (v.3). Ils rappellent toute leur histoire : la création, le temps des patriarches, l'exode (9-21), la vie en terre promise jusqu'à l'exil. Les bienfaits de Dieu rencontrent sans cesse le péché du peuple « *Et maintenant, Dieu, notre Dieu grand, puissant et redoutable... ne considère pas comme peu de chose toute l'affliction qui nous est arrivée... Voici que nous sommes des esclaves... nous sommes dans une grande*

détresse. » (v.32...37)

C'est encore une grande relecture du passé qu'on trouve dans le Siracide aux chapitres 41-49, « *éloge des pères* » où Moïse et l'exode ont naturellement leur place. (44.23 – 46,10)

Le Nouveau Testament contient aussi des relectures de l'exode dans le discours d'Etienne (Ac 7, l'exode aux v. 17-45) et dans celui de Paul à Antioche de Pisidie (Ac13, l'exode aux V.17-19)

Sans oublier le discours de Jésus aux disciples d'Emmaüs : « *Commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le concernait.* » (Lc 24, 27), mais nous n'en n'avons pas le texte !

3) Il faut faire une place à part à la relecture que font les ch. 10-11 et 16-19 du **livre de la Sagesse**. A partir du ch. 10, ce livre entreprend une vaste relecture du passé d'Israël dont la caractéristique est l'absence de tout nom propre (sauf « *Mer Rouge* »). Cette relecture se compose de deux parties bien différentes. La première, plus courte, parcourt l'histoire depuis les origines jusqu'à l'exode où « *le juste* » désigne une série de personnages conduits par « la Sagesse », pour aboutir à l'exode auquel elle consacre une douzaine de versets, dont voici le

début : « *Par elle (la sagesse), le peuple saint, de race irréprochable, fut délivré d'une nation d'opresseurs. Elle entra dans l'âme d'un serviteur du Seigneur et s'opposa à des rois redoutables par des prodiges et des signes...* » (10, 15-16)

Vient ensuite un long développement caractéristique du judaïsme alexandrin du premier siècle avant notre ère, dont relève ce livre de la Sagesse. Il se présente comme une série de sept antithèses (interrompue par un long développement sur l'idolâtrie, qui ne concerne pas notre sujet). Chaque fois s'opposent, sans souci de la chronologie, un événement favorable au peuple de Dieu et un événement néfaste pour ses ennemis ; l'eau du rocher au désert et l'eau du Nil changée en sang, les cailles et les grenouilles, le serpent de bronze et les insectes ravageurs, la manne et la grêle, la colonne de feu et la plaie des ténèbres, l'intervention libératrice d'Aaron et la mort des premiers-nés, la libération d'Israël et la mort des ennemis dans la mer.

Nous citerons seulement la première.

« *Ils souffrirent de la soif et ils l'invoquèrent ; alors un rocher abrupt leur donna de l'eau, une pierre dure étancha leur soif. Ainsi les réalités même, qui avaient servi à châtier leurs ennemis, devinrent pour eux un bienfait dans leur détresse. Au lieu du jaillissement*

continu d'un fleuve troublé par un sang boueux en châtiment du décret infanticide, tu leur as donné à eux, contre tout espoir, une eau abondante, après leur avoir montré par la soif subie alors comment tu avais puni leurs adversaires. En effet, par cette épreuve, bien que corrigés avec miséricorde, ils surent quels tourments subissaient les impies jugés avec colère. Les tiens, tu les as mis à l'épreuve en père qui avertit, mais à ceux-là tu as demandé des comptes, en roi sévère qui condamne. » (Sg 11, 4-10)

Relecture qui nous déroute, mais qui témoigne d'une reprise assidue des événements-source pour en tirer des leçons.

4) Il y a lieu enfin de citer des **relectures** qui visent, non plus à **prolonger** les réalités d'autrefois, mais à les **dépasser, voire** à les **renier**.

Citons d'abord le récit d'Elie à l'Horeb. Ni l'Égypte ni Moïse n'y sont nommés, mais il marche quarante jours et quarante nuits (1 R 19,8) ; c'est le temps que Moïse a passé sur la montagne (Ex 34,28). Et quand il se tient sur la montagne, voici le feu et le tremblement de terre comme en Ex 19. Mais cette fois Dieu n'y est pas ! C'est dans « *la voix d'un fin silence* » qu'il se manifeste (1R 19,12). Découverte d'un accès à Dieu plus mystérieux, moins spectaculaire.

laire, plus spirituel.

Avec Jérémie, au temps de la grande détresse, l'alliance du Sinaï apparaît rompue, mais d'autres horizons s'ouvrent :

« Des jours viennent – oracle de YHWH – où je conclurai avec la communauté d'Israël et avec la communauté de Juda une nouvelle alliance. Elle sera différente de l'alliance que j'ai conclue avec leurs pères quand je les ai pris par la main pour les faire sortir du pays d'Égypte. Eux, ils ont rompu mon alliance, mais moi, je reste le maître chez eux... Je déposerai mes directives au fond d'eux-mêmes, les inscrivant dans leur cœur... » (Jr 31, 31-33)

Pendant l'exil, au moment où s'annonce le retour, le « Deuxième Isaïe » (Is 40-55) annonce des événements qui feront oublier ceux de l'exode.

« Ainsi parle YHWH, lui qui procura en pleine mer un chemin, un sentier au cœur des eaux déchaînées, lui qui mobilisa chars et chevaux, troupes et corps d'assaut tout ensemble ; sitôt couchés pour ne plus se relever, étouffés et éteints : ne vous souvenez plus des premiers événements, ne ressassez plus les faits d'autrefois. Voici que moi, je vais faire du neuf. » (Is 43,16-19)

Ce parcours qui est loin d'être exhaustif nous dit combien les événements de l'exode sont présents

à la mémoire du peuple d'Israël, invité à travers les relectures à se situer dans la continuité d'une histoire, à rendre grâce à Dieu, à se convertir. Il y revient à certains moments privilégiés, en récitant le Décalogue, en offrant chaque année les prémices de ses récoltes avec cette profession de foi : *« Mon père était un Araméen errant... Il est descendu en Égypte. YHWH nous a fait sortir d'Égypte... »* (Dt 26, 6-10)

Et surtout lors de la célébration annuelle de la Pâque : *« Quand vous serez entrés dans le pays que YHWH vous donnera comme il l'a dit, vous observerez ce rite. Et quand vos fils vous diront, 'Qu'est-ce que ce rite que vous faites ?' vous direz : 'C'est le sacrifice de la Pâque pour YHWH, lui qui passa devant les maisons des fils d'Israël en Égypte et délivra nos maisons'. »* (Ex 12, 25-27)

Si la relecture de l'exode est la plus largement présente dans la Bible, elle n'est pas la seule. Il y a une relecture de l'histoire de David par exemple dans les Ps 89 et 132. Les chapitres 44 à 49 du Siracide sont une grande relecture de l'histoire d'Israël des origines à Néhémie.

Et les livres des Chroniques sont une relecture des livres de Samuel et des Rois.

Le peuple de Dieu est un peuple de la mémoire.

La lecture comme relecture

La conversion de l'eunuque éthiopien (Actes 8, 26-40)

Par **Pierre Chamard-Bois**



Membre de la Mission de France, Pierre est dans l'équipe Basse-Bretagne. Il anime divers groupes de lecture biblique.

Que peut-on attendre d'un texte d'Écriture ? Un accroissement de son savoir sur ce dont il parle, sur celui ou ceux qui l'ont mis par écrit, sur les circonstances de sa production, sur sa réception au cours des âges. Mais aussi, s'il est « inspiré », et donc inspirant encore aujourd'hui, une transformation de ses lecteurs, en particulier par un effet de vérité, par sa capacité à « lire » à son tour le lecteur. Ce dernier peut alors expérimenter qu'une Parole lui est adressée personnellement, même si le texte n'a pas été écrit spécialement pour lui.

Le récit de la conversion de l'eunuque éthiopien met en scène cet acte de lecture qui implique le lecteur. En effet, ce personnage y apparaît comme un lecteur des premières Écritures¹ à travers un passage du prophète Isaïe. Nous allons voir qu'il en fait une

1. Appelées communément l'Ancien Testament.

relecture qui l'introduit dans une nouvelle vie tout en découvrant qu'il y est parlé de Jésus.

Nous ne suivrons pas ici en détail les méandres de la recherche patiente que nécessite l'écoute d'une Parole dont la caractéristique est plus celle du silence que du bavardage. Mais nous serons attentifs à la façon dont la relecture mise en scène est aussi celle que nous faisons quand nous lisons ainsi. Dans la traduction ci-dessous, ce qui est entre parenthèses est une variante possible de traduction².

²⁶Un ange du Seigneur parla à Philippe disant : « *Lève-toi et va au midi sur le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza ; il est désert.* »

²⁷S'étant levé, il y alla. Et voici un homme éthiopien, un eunuque, un personnage puissant de Candace, reine des Éthiopiens, qui était sur tout son trésor, qui était venu adorer à Jérusalem.

²⁸Il était sur le retour, assis sur son char. Il lisait le prophète Isaïe.

²⁹L'esprit dit à Philippe : « *Approche et colle-toi à ce char.* »

³⁰Accourant, Philippe l'entendit lisant Isaïe le

prophète et il dit : « *Est-ce que assurément tu comprends (connais) ce que tu lis (reconnais) ?* »

³¹Celui-ci dit : « *Et comment le pourrais-je si quelqu'un ne me montre le chemin ?* » Et il invita Philippe à monter s'asseoir avec lui.

³²Le passage de l'Écriture qu'il lisait était celui-ci :

« *Comme une brebis est conduite à l'égorgement et comme un agneau est sans voix devant celui qui le tond, ainsi il n'ouvre pas la bouche.* »

« ³³*Dans l'abaissement son jugement a été (en)levé ; sa génération, qui la racontera ? Car elle a été (en)levée de la terre sa vie.* »

³⁴Prenant la parole, l'eunuque dit à Philippe : « *Je te prie, au sujet de qui le prophète dit-il ceci ? De lui-même ou d'un autre ?* »

³⁵Ouvrant la bouche, Philippe, commençant par cette écriture, lui annonça la bonne nouvelle de Jésus.

³⁶Comme ils suivaient le chemin, ils arrivèrent à de l'eau, et l'eunuque dit : « *Voici de l'eau, qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ?* »

2. Cette traduction est de l'auteur de cet article. Elle essaie de suivre de près le texte original en grec pour en garder la puissance expressive.

³⁸Et il ordonna d'arrêter le char et ils descendirent tous les deux dans l'eau, Philippe et l'eunuque, et il le baptisa.

³⁹Lorsqu'ils remontèrent de l'eau, l'esprit du Seigneur emporta Philippe et l'eunuque ne le vit plus ; en effet joyeux, il allait son chemin.

⁴⁰Philippe se retrouva à Azot et allant çà et là, il annonçait l'Évangile à toutes les villes jusqu'à son arrivée à Césarée.

Un récit comme un autre ?

Le personnage principal de l'histoire est un eunuque qui possède tout pouvoir sur le trésor de sa reine³. Il n'a pas les moyens par lui-même de répondre aux questions que lui pose la lecture d'un passage du prophète Isaïe. A point nommé, un guide se présente en la personne de Philippe lui-même envoyé par l'Ange du Seigneur. Il propose au voyageur en chemin une bonne nouvelle, celle de Jésus. L'eunuque semble convaincu et demande le baptême. Philippe accède à son désir. Le texte se termine sur la séparation des deux hommes, laissant l'eunuque poursuivre son

chemin tout à sa joie.

On attendrait que l'eunuque fasse demi-tour pour revenir à Jérusalem et rejoindre la première communauté chrétienne⁴. C'est Philippe qui est détourné de son chemin et non l'eunuque : une conversion est en général un changement de direction, ce qui n'est pas le cas ici pour l'eunuque qui continue sa route. On peut aussi souligner que ce qui est acquis par le baptisé à la fin est de la joie : mais il n'est pas dit qu'avant sa rencontre avec Philippe, il était triste ; tout au plus peut-on imaginer qu'il était perplexe. Enfin nous noterons que si le texte d'Isaïe qui pose problème à son lecteur est cité dans le récit, de ce qu'a dit Philippe à son propos, nous ne saurons rien. Ces éléments qui surprennent nous mettent la puce à l'oreille. C'est une première étape de la lecture : les lecteurs que nous sommes commençons à se poser des questions. Comme l'eunuque lisait le prophète.

Cela nous engage à être attentifs à la manière dont le texte dit ce qu'il dit. Comment sont décrits les lieux, le temps, les personnages ; pourquoi tel détail est précisé ou certaines choses sont omises... La manière de dire est aussi importante que ce qui est

3. Candace est un titre royal en Ethiopie, comme Pharaon en Egypte.

4. Comme cela s'est passé dans le récit des disciples d'Emmaüs dont ce texte reprend beaucoup d'éléments, en particulier dans le fait que les premières Ecritures parlent de Jésus

dit. Nous en faisons par exemple l'expérience quand nous parlons sur un ton ironique : ce qui est entendu est le contraire de ce qui est dit⁵. Nous chercherons donc à entendre la « voix » du texte.

Une lecture qui prend au corps

Commençons par celui qui semble tirer les ficelles de l'action. Il reçoit trois dénominations successives : l'Ange du Seigneur, l'esprit et enfin l'Esprit du Seigneur. La première est utilisée couramment dans le premier Testament. Le titre de Seigneur y sert à désigner Dieu. Par contre, dans l'expression l'Esprit du Seigneur, Seigneur désigne le Christ. Entre ces deux expressions, le terme d'esprit est indéterminé, sans identité précisée. L'enchaînement de ces manières de dénommer le même personnage est intéressant : il suit la progression du récit qui décrit comment on peut « passer » d'un texte du premier testament (la citation du prophète Isaïe) à l'annonce de l'Évangile. D'une première écriture à une annonce via une phase d'inconnaissance ou d'interrogation.

Les espaces où se déroule l'action sont intéressants à observer. Un chemin descendant, délimité par deux villes, Jérusalem et Gaza. C'est un espace intermé-

diaire⁶ : aucune arrivée à Gaza ne sera décrite. Par contre, le texte note l'éloignement de Jérusalem, lieu où il s'est prosterné. Cette description peut être rapprochée de l'endroit où se déroule le baptême : on y descend aussi, mais on en remonte. Le mouvement suivi est inverse du précédent : à la montée à Jérusalem, suivie d'une descente pour s'en retourner en retournant sur ses pas est opposé le mouvement de descente dans l'eau suivi d'une remontée qui permet de continuer dans la même direction. A un espace centré où on vient de la périphérie vers le centre pour s'en retourner à la périphérie est proposé un chemin au long duquel une parole peut s'échanger et où surgit à point nommé un lieu où peut être célébrée une conversion qui permet de continuer la route, dans des conditions toutes nouvelles.

L'espace décrit ici métaphoriquement deux conceptions du religieux qui font contraste : celle où c'est le lieu qui est sacré, là où il faut aller pour se prosterner, Jérusalem, et celle où c'est la célébration qui fait du lieu un espace sacré. Notons enfin que le chemin est présenté à Philippe comme étant désert par l'Ange du Seigneur : étonnant quand on apprend un verset plus loin qu'un char le parcourt. Gardons en réserve qu'une des acceptions possibles du désert est d'être

5. Par exemple : « *Tu as été très clair* » dit sur le ton de l'ironie signifie qu'on n'a rien compris.

6. Il n'est pas présenté comme le chemin qui permettrait à l'eunuque d'aller en Éthiopie.

un lieu sans vie, ou du moins où la vie ne peut survivre longtemps.

Ceci est corroboré par un autre lieu qui est décrit : le char. La rencontre de Philippe et de l'eunuque n'arrête pas la progression du voyageur : Philippe le rejoint à ses côtés et ils progressent ensemble sur la route. Le char, lieu de la lecture en commun des Écritures, est aussi le lieu de l'annonce de l'Évangile. De même pour le baptême, ils descendront ensemble dans l'eau, le texte y insiste. Gardons de cette description que, dans la relation qui se joue là, le côté à côté l'emporte sur le face à face. Nous verrons que chacun y apporte quelque chose d'indispensable et pourtant différent pour qu'il se passe quelque chose.

L'eunuque est une figure étonnante. Il n'a pas de nom, et pourtant il ne manque pas de qualification. Le terme qui le désigne tout au long du texte, eunuque, évoque un manque de fécondité. Sa fonction lui donne une position élevée, mais sur quelque chose qu'il ne possède pas, le trésor. On pourrait dire qu'il n'a rien en propre : ni nom, ni généalogie, ni fécondité. Cette description n'est pas purement anecdotique. Elle est à mettre en parallèle avec la description d'un autre : celui dont il est question dans

la citation d'Isaïe. En apparence ce dernier est à l'opposé de l'eunuque : comparé à une brebis conduite pour être égorgée ou à un agneau qui n'ouvre pas la bouche, qualifié par son abaissement, il n'a rien des honneurs qui peuvent entourer un haut fonctionnaire.

Mais, deux points essentiels les rapprochent : « Sa descendance, qui la racontera ? » et le fait que le personnage de la citation n'est point nommé, ce qui explique la question posée au sujet de son identité par l'eunuque. Deux points qui touchent à l'être même des humains. Quel effet peut avoir la lecture du passage du *Serviteur souffrant*⁷ sur quelqu'un qui est aussi un serviteur, dont personne ne pourra jamais parler de sa descendance ? Le récit laisse au lecteur le soin d'entendre une telle question, car on aborde là un indicible : cela touche à cœur, au corps et à la parole. Il y a là quelque chose à entendre, mais qui ne peut qu'être évoqué.

Qu'est-ce que lire ?

Le texte montre que Philippe y a entendu quelque chose lorsque l'Esprit lui inspira de rejoindre le char : « *Approche et colle toi au char* ». Entendant l'eunu-

7. La citation d'Isaïe est extraite d'un passage appelé souvent « *chant du serviteur souffrant* ».

que lire, Philippe demande: « *Est ce que tu comprends vraiment ce que tu lis ?* ». Philippe a décelé qu'il y a là de la vérité en jeu, mais qu'il y manque une parole pour qu'elle puisse prendre corps.

Nous avons ici quelque chose d'essentiel qui concerne la pratique de lecture. Un récit, un témoignage, une oeuvre d'art, une Écriture, sont capables de toucher au corps, c'est à dire là où on ne sait pas et pourtant là où cela répond. Là où on ne peut pas dire et pourtant là où une parole ressuscitante est possible.

La traduction la plus commune propose de comprendre ce qu'on lit. Il peut y avoir malentendu à ce sujet : comprendre peut être entendu sur le registre d'avoir prise sur ou de prendre pour soi, intégrer. Est-ce que nous lisons pour comprendre, comme on lit une explication, une notice ou un article de journal ? Pour éviter cet écueil qui peut faire sombrer la lecture des Écritures dans l'insignifiance, il est plus intéressant de traduire : Est-ce que tu connais vraiment ce que tu reconnais ? Dans l'impossible fécondité selon la chair, l'eunuque reconnaît quelque chose qui le concerne, se reconnaît. Peut-être même le lecteur d'aujourd'hui se reconnaît-il aussi, dans la difficulté à transmettre toutes ces richesses dont il est l'intendant ou l'héritier, en particulier dans le

domaine de la foi, mais aussi de la culture, de la morale, etc. Lire c'est reconnaître, s'y reconnaître. Ce n'est pas, en ce qui concerne les Écritures, apprendre du radicalement nouveau, c'est faire monter à la conscience ce qui est en attente de germination. La reconnaissance est un frisson de l'âme qui signale que, là, on est touché, sans être capable d'en dire plus.

Se pose alors la question de connaître ce qu'on a reconnu. Connaître dans un sens plus profond que simplement ajouter du savoir au savoir. Connaître comme une naissance-avec, ainsi que le célébrera le baptême. Une naissance dans la Parole. Sur le chemin, avec Philippe, l'eunuque naît progressivement dans la Parole jusqu'à l'éjection et la coupure du cordon ombilical : après le baptême, Philippe est emporté ailleurs par l'Esprit du Seigneur.

Connaître touche à l'identité. Mais là, le texte nous laisse sur une interrogation. « *Je te prie, au sujet de qui le prophète dit-il ceci ? De lui-même ou d'un autre ?* » demande l'eunuque. Avons-nous une réponse ? Pas une mais des réponses qui, du coup, n'en sont plus vraiment. Le prophète, comme auteur, parle bien peut-être de lui-même, et donc d'un Autre. C'est ainsi qu'on peut définir certains prophètes : leurs paroles sont traversées par une autre Parole. Le pro-

phète parle de l'eunuque, à l'eunuque, comme nous l'avons vu. Il parle peut-être de ou aux lecteurs que nous sommes. Et le texte nous révèle qu'il parle aussi de Jésus⁸. Ce Jésus dont la fécondité selon la chair ne sera pas, mais dont une autre fécondité, selon la Parole, sera immense. Philippe est en effet le porte-Parole de Jésus auprès de l'eunuque. Philippe est de la descendance, selon la Parole, de ce Jésus dont il annonce l'heureuse nouvelle.

Lire met en jeu l'identité du lecteur non pas en l'isolant par différence avec d'autres identités, mais en la reliant à elles. L'identité du lecteur, unique certes, est, d'une certaine manière, au croisement de celle du prophète, de Philippe, de Jésus, de tous ceux rencontrés dans son histoire personnelle. A chaque fois qu'il peut dire : « *Je m'y reconnais* ».

La relecture

Nous avons vu comment, dans la citation, un point de contact, l'absence de fécondité selon la chair, permet de changer complètement la position du lecteur, qui se trouve alors impliqué dans la lecture, jusqu'au plus profond. D'une personne à l'autre, les points de contact peuvent changer. Pour certains, par exem-

ple, cela pourrait être le passage « comme un agneau est sans voix devant celui qui le tond », parce que, dans leur existence, ils connaissent ces situations où ils sont laminés par quelqu'un d'autre, par l'exploitation au travail, dans la famille, incapables de réagir et de protester. Le texte que nous lisons a privilégié le point d'entrée de la stérilité, peut-être parce que cela concerne potentiellement quiconque et qu'il offrait au lecteur de découvrir que, comme apôtre, il fait partie de la descendance selon la Parole de Jésus.

Mais le point de contact qui fait entrer dans la lecture "impliquante" n'est qu'une étape. Le reste de la citation du prophète a sans doute beaucoup à faire entendre. Juste une petite touche. « *Car elle a été (en) levée de la terre sa vie.* » Merveille de la langue, qui dans un même mot « (en)levée » dit la mort et la résurrection ! Cela concerne bien sûr ce Jésus dont Philippe va parler. Mais aussi l'eunuque, présenté comme parcourant, au début, un chemin « *sans personne* » : il est désert, dit l'Ange du Seigneur. D'être enlevée de la terre, sa vie peut être levée, élevée. Il y a vie et Vie, peut découvrir le lecteur et s'y reconnaître. Et par là entendre une promesse à lui personnellement adressée, et à entendre pour tout humain. La place nous manque pour proposer d'autres réso-

8. Et sans doute a-t-il parlé à Jésus qui a pu se reconnaître dans le Serviteur souffrant

nances qui ne manquent pas à partir de ce texte. Notons cependant qu'elles peuvent se faire autrement que dans des citations explicites. L'eunuque est présenté comme ayant tout pouvoir en Ethiopie, sauf celui de l'insigne suprême de la royauté, réservé à Candace. Cela évoque un personnage des premières Ecritures : Joseph⁹. Il a obtenu, en Egypte, tout pouvoir auprès du Pharaon, sauf de l'être lui-même, pour sauver ce pays, et par contre-coup, sa famille de la famine. Joseph ne laissera pas, comme ses frères, son nom à une tribu d'Israël, mais ses deux fils Ephraïm et Manassé. Il est comme un trou dans la linéarité de la descendance. Toute son histoire est préfiguration impressionnante du parcours christique. Sa vie est comme enlevée de sa famille et de la terre promise quand ses frères veulent le vendre. Il descend au plus bas, et est élevé au plus haut. Le texte des Actes fait résonance ainsi à toute cette histoire de Joseph, sans le citer, mais en reprenant des éléments qui, même transposés (de l'Egypte à l'Ethiopie, d'un Pharaon à une Candace), sont reconnaissables. Invitant le lecteur aussi à entendre : « *Est-ce que tu connais vraiment ce que tu reconnais ?* »

Pour terminer, une question se pose. Dans les pratiques de relecture que nous faisons dans différents lieux, nous privilégions souvent la cohérence d'une histoire personnelle ou collective. Nous donnons la priorité à la narration, proposant ainsi une « *identité narrative* » comme la nomme Paul Ricoeur. C'est peut-être nécessaire pour certains qui sont démembrés par la vie ou qui n'ont pu encore trouver le minimum de colonne vertébrale pour se tenir avec d'autres. Mais nous avons vu, par le chemin parcouru avec ce texte, que la relecture passait par une autre voie. Trouver le point de contact. Qui tient à peu de chose : une petite phrase, parfois un mot dit, dans un contexte favorable. S'il est reconnu, comme l'a fait Philippe qui a su « *coller* » au char de l'autre, tout devient possible à condition d'accepter de monter auprès de lui dans son char et non de l'inviter à monter dans le nôtre. Un point de contact, non pas sur le registre des opinions, des souvenirs, des intérêts communs. Mais à partir de ces paroles que nous laissons passer quand nous sommes nourris de ces Ecritures qui nous accompagnent sur le chemin. Les chrétiens, comme on les nomma au début de l'Eglise, sont des frères du chemin.

9. Genèse 37-50.

La pratique des récits de vie auprès de personnes âgées

Par Dominique Malidin



De formation littéraire, Dominique MALIDIN a exercé différentes fonctions dans le secteur de l'animation. Elle travaille aujourd'hui auprès d'associations de retraités du Morbihan. Formée aux ateliers d'écriture et aux récits de vie, elle réalise des biographies pour des particuliers. Elle est membre de l'équipe Mission de France de Vannes.

Souvent, au cours de nos repas de famille, une anecdote surgie du passé est évoquée par un parent. Quand il nous quitte pourtant, on s'en veut de n'avoir pas été plus attentifs ; nous n'avons gardé que les bribes éparées de son histoire...

Un anniversaire de naissance, de mariage, une maladie... Ces événements peuvent faire naître chez une personne âgée le projet de me confier le récit de sa vie¹. Lors d'une première rencontre, je vérifie qu'elle porte bien ce désir en elle et qu'elle a l'énergie suffisante pour risquer l'aven-

1. Je me présente comme « biographe » : je préfère cette appellation à celle d' « écrivain public », qui évoque souvent un personnage installant son tabouret sur la place du marché, pour rédiger les lettres de réclamation ou d'amour, souhaitées par un client... Le récit que j'élabore avec la personne donne lieu à un livre, imprimé en auto-édition, et limité au cercle familial et/ou amical.

ture. Il s'agit, la plupart du temps, de laisser une trace et de transmettre quelque chose à ceux qui la suivront. Mais, du jaillissement du souvenir au cours d'un repas à l'élaboration d'un récit, c'est toute une traversée qui va se faire dont ni elle ni moi ne connaissons les bousclements à venir.

« L'humain est sujet en tant qu'être parlant. Pour lui, la vie naît de la parole autant que de la sexualité. Il est sujet de relation parce qu'il est parole. (...) Or, la vie qui passe à la parole se fait récit. La parole naît avec le récit, la matrice de toute parole. Acte de parole entre les hommes, le récit fait naître avec l'autre, il est co-naissance. » (Gérard Verkindere)

Prétendre rassembler de manière exhaustive les événements de sa vie est un leurre : le temps et la mémoire ont fait leur travail d'effacement. *« On croit que la vie se déroule comme une route entre deux bornes, début et fin. Comme un livre qu'on en ferait. Que la vie, c'est la chronologie. C'est faux. Tandis que l'on est à vivre un événement, on l'ignore. C'est par la mémoire, ensuite, qu'on croit savoir ce qu'il y a eu »*, écrivait Marguerite Duras. Mais ce n'est pas tout. Chacun opère des choix - conscients ou non dans ce qu'il veut inscrire et

laisser derrière lui.

L'autre, lointain et proche

Celui qui me fait dépositaire de son histoire m'accorde sa confiance ; je me dois de l'honorer ! J'essaie de lui offrir une écoute bienveillante, débarrassée de mes à-priori, de mes tentations de jugements, de mes réflexes de projection... L'histoire de celui qui se tient près de moi est unique. Vouloir la décrypter à l'aune de la mienne serait ignorer que nous ne sommes pas issus des mêmes contextes historiques, géographiques, familiaux, sociaux... Et pourtant ! Il arrive que, même séparés d'une génération, nous nous rencontrions l'un et l'autre. Car les émotions de celui que j'accompagne, ses désirs, ses craintes d'autrefois, font écho aux miens : nous sommes, l'un et l'autre, êtres humains embarqués dans l'aventure et le questionnement de la vie.

Au fil de nos rencontres, je « vois » un enfant se construire et devenir homme ou femme. Par son récit, je mesure qu'on « n'est jamais uniquement le produit de ses propres choix, de ses décisions, de ses orientations. On est aussi le fils de son épo-

que, de sa classe d'origine sociale, des projets que nos parents ont faits pour eux-mêmes et pour nous. Bref, on ne se crée pas tout seul.² »

Un échange à deux

Parfois, je sens, dans le regard de l'autre, dans le bruissement de sa parole, dans le rythme de son souffle, que quelque chose émerge et « titille ». Une image surgie d'hier, une blessure peut-être. Dois-je le presser pour qu'il mette en mots ce qui le trouble ?

Des événements, qui nous sembleraient infimes, ne cessent de résonner, jusque dans l'aujourd'hui d'une personne âgée³. Avec elle, je tente de mesurer l'impact que pourrait avoir un « aveu » dans un récit destiné à ses proches. Peut-elle s'autoriser à délivrer ce qui vient frapper à la porte de sa mémoire ? Cela lui ferait-il du bien ? Serait-ce audible pour ceux qui découvriront ce récit ?

Je me refuse d'être inquisitrice. Il m'arrive pourtant, si je sens que cela est possible, d'aider la

parole à « sortir ». Je propose parfois des pistes de compréhension à mon interlocuteur. Des événements peuvent s'éclairer pour lui, qu'il n'avait pas perçus jusqu'alors. Mais les propositions que je risque ne sont que cela. C'est ensemble que nous tentons de trouver le fil rouge de son histoire.

Un homme de 80 ans m'a raconté un jour, en pleurant, un « petit drame d'enfance » qui l'avait éloigné de son père entre ses 6 et ses 12 ans. Toute sa vie, il avait caché cette blessure aux siens : il craignait de transmettre une mauvaise image de ce père décédé depuis bien longtemps. En aucun cas il ne le condamnait, mais tentait de comprendre sa dureté d'autrefois. Le vieil homme qui se tenait près de moi a finalement accepté de relater ce qu'il avait vécu. En s'autorisant ce partage aux siens, il leur offrait aussi des clés pour comprendre dans quelle rudesse lui-même avait grandi.

J'ai également recueilli le récit d'une femme gravement malade. Ses filles m'interpellaient : lors de nos rencontres, leur maman exprimait-elle de la tendresse pour elles ? Pendant toute sa vie, elle avait montré une immense énergie au

2. Alex Lainé, *Faire de sa vie une histoire*, Desclée de Brouwer, 2004

3. Sans qu'il soit pour autant question de « secrets de famille ».

travail ; ses filles, sans cesse sollicitées pour l'aider au commerce, ne se souvenaient pas de signes de tendresse...

Ma responsabilité est grande dans cette relation à l'autre. Je n'ai aucun pouvoir sur lui, mais le devoir absolu de le respecter. Ma parole, mon silence, ma posture, lui disent que je me tiens près de lui. Je dois également trouver la juste distance : je ne suis ni un proche, ni un thérapeute... Quand le récit s'achève, que nous nous « quittons » après des heures de proximité, je dois l'aider à vivre ce passage.

Une démarche en milieu professionnel

La démarche des « récits » ou « histoires » de vie⁴ remonte en France aux années 1975. Outil précieux alors de la formation pour adultes et de la sociologie clinique, son intérêt est reconnu aujourd'hui par de nombreux travailleurs du secteur médico-social, notamment. Il s'agit de proposer à une personne accompagnée d'une autre, formée à cet exercice, de faire **le récit** de son **histoire**. Les mots ont leur importance : celui-ci

désignerait l'ensemble des faits vécus, celui-là la narration que l'on en fait. En effet, le cœur de la démarche consiste à cette mise en mots, qui, bien souvent, est également une « mise en ordre ». Celui qui revisite son parcours personnel peut en déceler les nœuds, en comprendre les blocages ; il lui arrive de repérer les correspondances entre différents événements qu'il a vécus, d'en percevoir les échos jusque dans sa vie présente.

Si mon activité de « simple biographe » ne poursuit pas les mêmes objectifs que ceux d'un professionnel de cette démarche, je suis cependant souvent témoin de changements chez celui ou celle que j'ai accompagné(e).

Quelques semaines après que j'aie achevé le récit d'un homme âgé, sa fille demanda à me rencontrer. Elle me raconta le réveillon de Noël au cours duquel son père avait passé des heures à dédicacer et offrir son livre aux siens : frères et sœurs, enfants, petits-enfants. Ainsi, sa vie « valait » un livre pour cet homme qui avait si peu fréquenté l'école ! Un de ses petit-fils, jusque là distant, s'était rapproché de lui et lui rendait régulière-

4. Selon les courants qui les utilisent (psychologie clinique, sociologie...), l'un et l'autre terme sont utilisés.

ment visite. Elle avait constaté que son père s'était redressé physiquement...

Reprendre le fil de son parcours peut aider la personne âgée à « se rassembler », au soir de sa vie. La question du sens apparaît et trouve des réponses, mais il s'agit aussi, souvent, de se reconnaître dans les différentes étapes traversées, de restaurer la confiance en soi et, peut-être même, de se réconcilier avec soi-même, de s'unifier, de consentir à ce que il ou elle a vécu et a été.

« Tout homme est une histoire sacrée ».

Elle s'inscrit dans plus grand que lui. Et s'il a le sentiment que son chemin ne présente pas d'éclat particulier, j'essaie de lui faire concevoir qu'aux yeux des siens, il a été et est précieux ; que ses choix passés ont eu des retentissements sur son entourage ; que sa « petite » histoire s'inscrit dans la « grande » ; il y a donné sa part. Que la place qu'il a créée, et prise, est importante. Que le rôle qu'il a joué, à sa mesure, a porté des fruits.

"Le Ressuscité relit les Ecritures sur le chemin d'Emmaüs"



(mosaïque créée par l'atelier de Marko Rupnik, sj, centre Aletti, Rome)

Faire escale en couple

Par **Maryno Bodinier**



Maryno Bodinier, membre de la Communauté Mission de France depuis 1978, conseillère conjugale, est engagée avec Marc, son mari, dans l'aventure d'un habitat groupé à Die.

Quand on m'a sollicité pour écrire un article sur la démarche de relecture dans ma pratique professionnelle j'ai été surprise ! A première vue la proposition des "Escalaes" ne s'inscrit pas dans le registre de la relecture spirituelle telle que je l'avais pratiquée par ailleurs. Pourtant cela valait le coup d'y regarder de plus près pour repérer ce qui se joue dans cette aventure. J'ai laissé murir l'idée et des fils se sont tissés...

Inviter à faire Escale

Depuis quatre ans j'anime des week-ends pour des couples à qui je propose de faire une pause, le temps de décharger les cales de leurs embarcations, de faire un peu de tri, de regarder la carte de leur voyage, d'imaginer d'autres aventures... le temps d'une Escale ! « Escale-Couple » offre ainsi

l'occasion de se parler, de s'écouter, de rencontrer d'autres navigateurs dans un climat convivial et respectueux.

Plus récemment, je me suis mise à décliner « Escale » et j'ai répondu à des demandes d'Escalé « sur mesure ». Le projet Escalé-Pro vise à faire le point sur son parcours professionnel en l'inscrivant plus largement dans un chemin de vie. La démarche ne se situe pas dans l'ordre des bilans de compétences, mais plutôt dans un champ de relecture globale.

Les week-ends Escalé-Couple ou Escalé-Pro marquent une rupture dans un rythme souvent effréné où les personnes ont le sentiment de beaucoup courir et manquent de temps et de souffle pour partager leur essentiel. Dans les attentes exprimées, j'entends souvent ce besoin de « *prendre du temps* », « *me poser dans une vie trépidante* », « *faire le point* »... On peut ainsi s'offrir deux jours sans obligation de résultat mais dans un désir de marcher à son rythme. Prendre du recul sur son histoire de couple ou de vie professionnelle permet d'accéder à une parole singulière. Le fait de s'arrêter - seul ou à deux - pour se poser est déjà un premier acte qui vient faire brèche et permet l'élaboration d'une pensée et l'émergence d'une

parole. Chacun est invité à écrire, puis à faire le récit de sa recherche aux autres participants. Être écouté et accueilli par un groupe provoque parfois des émotions..., les « points de vue » se déplacent, des petits pas remettent du mouvement. Le voyage peut se poursuivre !

La relecture comme un balbutiement

J'ai réalisé que j'utilisais des outils de relecture que j'avais découverts dans d'autres secteurs que le professionnel (dans la vie d'équipe Mission de France plus particulièrement) et du coup j'ai pris conscience que ma boîte à outils est encore plus riche que je ne le soupçonnais ! J'ai eu en effet la chance d'expérimenter ce que c'est que de se poser pour faire le point et d'en faire le récit à des coéquipiers qui, par leur écoute bienveillante, aident à baliser le chemin. Mystérieux travail de l'élaboration ! L'écoute des autres m'a permis de me mettre à ma propre écoute quand je balbutiais plus ou moins adroitement quelques bribes de mon histoire. C'est ainsi que j'ai appris à construire des cairns au bord de route. Ce travail a produit le sentiment d'avancer malgré mes lenteurs, mes doutes, mes questionnements.

Même sans en avoir pleinement conscience cette pratique a peu à peu ouvert des fissures pour que la sève circule. J'ai privilégié l'écriture pour ce travail de vérité et le rendez-vous s'est fait plus régulier, il est devenu un temps de respiration. Relire ma vie m'a permis de ne pas m'enfermer dans un quotidien parfois enlisé ! Ce cheminement se fonde sur une écoute de la Parole qui m'ouvre à plus grand que moi-même.

La relecture comme outil

L'invitation à faire Escalé ne s'inscrit pas dans une proposition chrétienne mais dans un champ professionnel de développement personnel où le spirituel peut trouver sa place. Elle se veut ouverte à tous, quelle que soit sa recherche. L'outil « relecture » est un élément de ma caisse à outils tout comme d'autres formes d'animation, le travail corporel, la symbolisation, etc. Ce ne sont que des outils et non des finalités ! Mais ils ne viennent pas par hasard, ils prennent le relais de ce qui était proposé historiquement par des institutions telles que l'Église pour permettre de trouver des repères et travailler la question du « sens ». Dans le monde professionnel, je n'ai jamais en-

tendu le mot « relecture » mais plutôt celui de l'« évaluation ». Des grilles proposées se présentent souvent en mode binaire « points positifs » et « points négatifs » ou « réussites » et « points à améliorer ». La relecture, quant à elle, fait apparaître la complexité des nuances, la panoplie des gris entre le noir et le blanc ! Elle autorise les méandres, les balbutiements, les silences... C'est cette intuition qui traverse les week-ends Escalé... Il faut du temps et de l'espace pour laisser émerger une parole singulière ! Et le temps est un des éléments-clés du week-end.

La relecture comme une aventure partagée

Dans les journées Escalé, deux rythmes se conjuguent... le « je » et le « nous »... Alors que le couple reste souvent cantonné dans une sphère privée, vivre l'expérience d'un petit groupe le temps d'une escalé ouvre les horizons. Relire son histoire reste avant tout une démarche personnelle que l'écoute du groupe met en relief, authentifie, valide. Le singulier s'inscrit dans du pluriel et chacun peut se reconnaître de la même humanité. C'est une expérience précieuse de rencontrer d'autres couples et de se reconnaître en parité dans le respect

des histoires particulières. Comme l'a dit une participante en fin de week-end « *le groupe m'a permis de relativiser mes doutes, il m'a aidée à voir mes ressources et à me dynamiser* ».

Je suis souvent émue par les récits de vie et par la force du groupe qui permet une mise à distance, une dé-dramatisation, un accueil respectueux du particulier de chaque histoire. C'est une mystérieuse alchimie de bienveillance et de non jugement qui aide chacun à découvrir les richesses qui l'habitent au-delà des sentiments de lourdeurs qui parfois prennent le dessus.

A mon propre niveau, les Escales ont transformé ma façon de travailler. Partager l'aventure m'amène à plus d'implications, à être là comme compagne de route, ce qui veut dire me mettre moi aussi en marche ! Je le vis aussi en couple et notre présence médiatise et régule les échanges. Avec Marc, nous sommes embarqués sans autre projet que d'être là avec ce que nous sommes. Nous « jouons le jeu » de l'Escale pour nous-mêmes. Peut-être est-ce là la plus grande nouveauté ? Mettre du jeu dans l'aventure comme on met du jeu dans les rouages !

Et après ?

Tout comme la démarche de relecture, une Escale n'est pas une fin en soi. C'est faire une pause pour repartir, relire pour avancer. Je ne sais pas si je recroiserai la route de ceux avec qui j'ai fait halte le temps d'un week-end mais je sais que les mots partagés feront trace en chacun et porteront des fruits. Trace vivante d'une parole partagée !

Témoignage de Sylvie Maréchal-Brunet

Vivre une Escale couple est une expérience aux multiples facettes. L'originalité est peut-être que l'on n'y participe pas avec l'idée en tête de faire de la "relecture", ou en tout cas, on ne nomme pas comme tel ce temps suspendu de deux jours (presque) loin de tout que l'on s'accorde enfin. C'est dans le déroulé du week-end, et encore plus en fin d'Escale, au bilan de la session, que la notion de lecture ou relecture de vie s'envisage. L'intérêt majeur de l'exercice est, bien sûr, qu'il ne s'exerce pas en solitaire mais qu'il est accompagné à la fois par des animateurs, mais autant par les

autres participants, en recherche eux aussi dans le cheminement, tout simplement. Une des clés de la relecture bien comprise dans Escale-Couple est qu'elle ne s'exerce avec qualité que dans de bonnes conditions : un lieu dédié, du temps pour réfléchir, des accompagnateurs à l'écoute pour faire émerger la parole, des temps seuls et communs, des silences, des échanges.

Naturellement, prendre du temps force à l'écoute intérieure mais celle-ci est favorisée aussi par le partage en groupe, formel ou informel, autour des repas ou de la veillée. Le miroir de l'autre sur nos interrogations, nos vécus, notre vie se porte sans jugement, se vit comme un "accélérateur" d'expériences. En ce sens, la relecture est un outil "anti individualisme", un outil absolument solidaire et de partage. Les masques ne peuvent pas tomber sans la vérité et l'engagement de chacun dans l'exercice. Il y a dans cette expérience quelque chose du "forage" en soi. On se rappelle à ce qui nous constitue, "nos multiples couches" empilées avec le temps, les croyances, les émotions, les rôles, les idées préconçues, etc... Relire sa vie

dans une Escale c'est chercher à bien visualiser qui nous sommes à un instant précis et comment on fonctionne pour repartir fort de ce savoir. Pour moi, c'est avant tout un outil pour trouver, retrouver et garder son équilibre. Enfin, deux conditions préalables sont néanmoins indispensables à la réussite de l'exercice : bienveillance et humilité de chacun dans le groupe. Relire sa vie fait parfois mal, parfois rire mais toujours réfléchir."

LES WEEK-ENDS ESCALE

Escal-couple pour faire le point de sa vie de couple et prendre soin de sa relation...

Escal-Pro pour réajuster ses choix professionnels
Deux jours qui se partagent entre des temps en solo, en couple, en petit groupe...

Les **ESCALES** sont proposées et animées par Maryno et Marc BODINIER, tous deux sont formés à l'écoute et à l'accompagnement.

Pour plus d'informations

E-mail : mno.bodinier@yahoo.fr

Tel : 04 75 21 88 07

Réinventer le travail

22/23/24 novembre 2013

Un seul événement dans 3 lieux Lyon-Villeurbanne • Paris • Strasbourg

Depuis trente ans, le monde du travail souffre toujours des mêmes maux :

chômage galopant, difficulté croissante des jeunes à accéder à l'emploi malgré les nombreux départs à la retraite, temps partiel subi par beaucoup pendant que d'autres ploient sous la charge quotidienne...

La mondialisation et l'évolution des techniques induisent des transformations capitales. Comment en tirer parti au moment où les enjeux écologiques deviennent incontournables ? Il est temps de revoir la manière dont nous envisageons, ensemble, le travail.

Le prochain numéro de la LAC sera consacré au travail

Lors des Semaines Sociales, le réseau entreprise de la Mission de France animera le samedi 23 novembre après midi 2 ateliers à Paris, et 1 à Lyon.

Ecrire un récit de compagnonnage dans le soin

Par Régis Chazot



Régis Chazot est diacre de la Mission de France et cadre de santé en EPAHD à Lyon. Il est aussi animateur du réseau santé sud-est de la Communauté Mission de France.

Raconter pour relire ce que l'on vit, ce qui se passe, ce qui se joue, ce qui traverse nos vies.

Ecrire pour voir (ré-vision de vie) à nouveau frais l'histoire des rencontres de notre existence, ce qui s'y tisse, ce qui s'y noue, ce qui s'y ouvre, ce qui s'y clôture...

L'action catholique a structuré bon nombre d'entre nous par l'analyse des situations concrètes, vécues (« les faits »), puis leur exposition au prisme du récit évangélique.

Notre vie chrétienne n'est que ce va et vient entre ce que nous entreprenons, construisons patiemment jour après jour au sein de nos familles, de nos vies professionnelles, associatives, syndicales, citoyennes ; et notre aspiration spirituelle à vivre du Christ, de son élan, dans son allure. Cette tension inhérente à chacune de nos vies chrétiennes (ou religieuses) est nourrie par tout ce que nous élaborons au fur et à

mesure de l'avancée en âge pour articuler la vie à la foi, la foi à la vie, les deux à la fois !

Marcher avec des compagnons de route nous fait marcher près de Dieu, avec Dieu !

C'est alors que cela se raconte, se dit, s'écrit... Parce que cela se garde, parce que cela se goûte, parce que cela se partage. Richesse infinie de l'échange, consignée, mémorisée, sauvegardée dans l'écrin de l'écrit pour faire mémoire de cette humanité s'humanisant. Dans mon métier de cadre de santé en EHPAD (Etablissement d'Hébergement pour Personnes Agées Dépendantes), je "compagnonne" jour après jour avec les personnes âgées résidentes, leurs familles, les membres de l'équipe.

Pourquoi donc écrire ce compagnonnage dans le soin ?

Pourquoi raconter cette recherche d'« alliance » ? Pourquoi écrire nos pourquoi ? Pourquoi ces récits de vie, ces récits de soins, ces récits de Foi ?

Récit de vie ? Le quotidien des soignants est fait de la rencontre des personnes qui leur confient leur intimité physique et psychique. Tout se passe comme une mise à nu progressive. Le tragique et l'extraordinaire sont mêlés de la mort à la naissance, de la

maladie à la guérison.

Le passage par l'écriture fonctionne comme un exercice cathartique. Il permet de tenir dans ce lieu de souffrance qu'est la confrontation avec les corps défigurés, cachectiques, avec les angoisses existentielles, avec l'approche de la mort des personnes jeunes, avec l'insoutenable. Avec aussi la joie et l'action de grâce de la rémission, de la guérison.

Récit de soins ? Soigner, ce n'est pas guérir, Soigner, ce n'est pas sauver. L'écriture, la relecture de nos récits de soins nous place dans cette quête humaine, sous l'horizon de la mort. Vivre pleinement homme c'est reconnaître la place de la mort dans la vie. Parfois nous en sommes témoins : des femmes et des hommes meurent debout, face à la mort ! Cette intensité s'écrit pour qu'elle permette à d'autres d'en vivre, d'en mourir.

Parfois nous sommes dans des situations d'impasse, de non-sens où nous ne voyons plus où aller, nous ne savons plus que faire, que proposer. Ecrire ces situations permet cet exercice d'écart.

Récit de Foi ? Dans l'accompagnement quotidien des personnes malades ; nous cherchons à déployer notre vie chrétienne, puiser dans la posture du Christ. Nos récits sont habités de notre soif de Dieu, de notre

confiance en la vie, de notre désir de transcendance, de notre lien au Christ outragé, élevé.

Ecrire pour se mettre à distance, ordonner, mettre du sens

Cela m'engage de raconter cette situation, heureuse ou tragique, de m'y situer comme sujet en disant « Je », de tenter de préciser l'infime complexité de ce qui advient, notamment quand il concerne la maladie, la vieillesse ou la mort.

L'écrit offre une clarification de cet enchaînement de paroles, de déplacements, d'évolutions.

Cela oblige aussi à préciser la justesse des articulations, la précision des expressions. Pas d'à peu près. Pas d'approximation. Pas de caricature !

Ce regard à distance sur les personnes, sur leurs existences, est infiniment respectueux de leurs combats, de leurs tensions, de leurs espoirs.

Ce travail d'écriture, de relecture, de structure va transformer une histoire en récit, ouvrant la possibilité à d'autres de s'en saisir.

Ecrire pour partager à d'autres

Ce récit va permettre à d'autres, à partir de mon travail, de ma recherche, de mes questions, de développer leurs propres interrogations :

"Comprendre, c'est se comprendre devant le texte. Non point imposer au texte sa propre capacité finie de comprendre, mais s'exposer au texte et recevoir de lui un soi plus vaste" dira Paul RICOEUR ¹.

Le mystère de l'autre reste toujours entier. Ce que je peux en écrire vient conforter, compléter, enrichir ce qu'un autre peut en dire, peut en saisir, peut en écrire. Se dessinent peu à peu les contours du relief d'une personne, de son accompagnement.

Ainsi peut s'élaborer modestement, profondément, une communauté humaine qui assume sa charge de soigner ceux qui sont malades, ceux qui souffrent, ceux qui meurent.

Récits en résonance les uns avec les autres

Un récit maillé à d'autres récits déploie une résonance commune, des éléments pivots, des repères déterminants. L'écho entre les uns et les autres permet la fondation d'une communauté soignante qui

1. Paul RICOEUR "la fonction herméneutique de la distanciation", dans *Du texte à l'action, essai d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986, p. 116-117.

se construit. Là, s'élabore une posture de soin non pas théorique, non pas idéologique mais inspirée par une expérience relue, pensée, explicitant ses fondamentaux.

Aux croisements des rencontres de soin, dans leurs explicitations, germe une conscience, une détermination reconfortante, ouvrant les impasses d'un jour, dépassant les épreuves d'un autre jour, rafraîchissant aux jours de lassitude.

D'une intimité explicitée, mise en lien avec d'autres, se forge ou se confirme une confiance dans ce prendre soin, dans ces compagnonnages au long cours...

Se risquer aux récits de foi ?

Il s'agit d'écrire l'aujourd'hui de Dieu dans les tours, les détours et les contours de nos rencontres de soins. Ecrire l'évènement de notre espérance confiante, cherchant l'Esprit à l'œuvre.

Dans le récit biblique, nous découvrons les croyants, leurs vies, leurs désirs, leurs inquiétudes, leurs joies, leurs failles. Nous entendons Dieu qui se révèle, qui se dit, qui parle.

Nous croyons que le geste humain est Parole de Dieu, que la parole humaine est creuset de celle de

Dieu. Ecrire ces liens, ces paroles, ces drames, ces guérisons, c'est prendre place dans la tradition séculaire du peuple des croyants. Nous sommes mis en route par celui qui est « le Chemin, la Vérité, la Vie » (Jn, 14, 6)

Assurés que « la foi chrétienne est un acte qui se déroule ; elle est une trajectoire, elle est le chemin parcouru et se faisant encore, par les disciples du Christ, par ceux qui suivent le Christ, par les chercheurs de son Nom, dans les péripéties d'une existence humaine partagée ² ».

Au-delà de ce que nous voulons dire...

L'écriture, cet assemblage de mots, fonctionne au delà de ce que nous voulons ou désirons dire ou signifier. Les récits, pour le sujet qui les lit, débordent le sens de l'auteur comme la vague déborde la digue et emmènent le lecteur au pays du secret...

Lieu de profondeur, au-delà de la raison.

Lieu d'intensité, au delà de l'affectivité.

Lieu de révélation, comme la voix de fin silence, « le murmure d'une brise légère » entendue par Elie à l'Horeb (I Rois, 19, 13).

Nos récits peuvent ouvrir sur un espace de silence où résonne le mystère de la Vie, le mystère de Dieu.

2. Louis PERRIN « Guérir et sauver » édition du Cerf, 1987, p. 237

RELECTURE DANS L'ENCEINTE JUDICIAIRE

Par Denis Roucou



Denis est diacre à la Mission de France, membre de l'équipe sud Sarthe. Il est juge à la Cour d'appel d'Angers.

Depuis quatre ans ma fonction principale dans mon travail de juge est celle de président de cour d'assises ; la Cour d'assises est l'instance judiciaire qui juge les personnes accusées d'avoir commis des crimes.

La Cour d'assises est composée majoritairement de jurés (6 en première instance et 9 en appel) et de trois magistrats. La particularité de la procédure devant cette juridiction est ce que l'on appelle l'oralité des débats ; cela signifie que lorsque la cour et le jury partent délibérer, le dossier "Papier" de l'instruction reste dans la salle d'audience et que la décision ne peut être prise qu'à partir des éléments débattus à l'audience.

Une telle façon de faire est propre à la Cour d'assises et implique nécessairement que l'audience

soit le lieu où chacun, plaignant, témoin, accusé, exprime oralement ce qu'il a à dire ; il faut « transformer » le contenu écrit des procès-verbaux, des auditions et interrogatoires multiples en déclarations orales. A distance, plusieurs mois, souvent plusieurs années après les personnes entendues, témoins, parties civiles, accusés vont faire une relecture de l'évènement et pas simplement le redire.

Ainsi la Cour d'assises, par les discours, les propos, les mots mais aussi les silences, le langage corporel, est un lieu de relecture d'un évènement passé.

Cette relecture intervient dans un lieu particulier. C'est un lieu où l'enjeu est celui d'une décision qui va juger le passé mais surtout conditionner l'avenir : la déclaration de culpabilité donne au plaignant la qualité de victime et à l'accusé celle de coupable ; l'autre enjeu est celui de la sanction prononcée qui est parfois lourde en temps d'incarcération.

L'audience est un temps d'expression de souffrances humaines où se disent des enfances brisées, maltraitées, où l'horreur d'actes d'hommes et de

femmes dépasse l'imagination ; c'est aussi un lieu de confrontation parfois rude entre un plaignant et un accusé, où des éléments d'une histoire familiale sont exposés « publiquement » et sortent du huis-clos familial.

Inévitablement il s'agit d'un exercice de relecture lorsque l'histoire personnelle, familiale et affective des personnes est abordée, relecture d'un évènement, relecture d'une vie. Mais nous ne sommes pas dans un confessionnal, même si parfois... Cela signifie que ce qui est dit sur un fait qualifié pénalement, sur un évènement de l'histoire personnelle ou familiale, n'est pas obligatoirement abordé dans le but de faire vérité avec soi-même. Dans la procédure française, seuls les témoins prêtent serment, les plaignants et les accusés peuvent dire ce qu'ils estiment devoir dire. Sans être systématiquement suspicieux, il faut garder à l'esprit qu'un accusé peut mentir s'il fait le choix de cette stratégie de défense sans que cela ne puisse lui être reproché ; ainsi dans cet exercice de relecture, la dissimulation ou le mensonge peuvent être présents.

Il faut donc peut-être distinguer dans cette relecture ce qui est dit selon la place de chacun.

Pour la partie civile, le ou la plaignante (elle ne peut être appelée victime que lorsque le verdict est rendu), son passage devant la cour va être un moment difficile, dire avec des mots des souffrances, des violences, des abus sexuels ; en cet instant où des « mots » sont mis sur des « maux », c'est aussi revivre à distance un épisode traumatisant de sa vie, c'est se replonger dans un événement traumatisant, revoir une scène, des cris, des douleurs... et pourtant l'émergence d'une parole, si douloureuse soit elle, est aussi une façon de conjurer ce passé, de ne pas l'enfouir mais de pouvoir passer au-delà.

Pour l'accusé, dans la mesure où il ne nie pas sa participation aux faits reprochés, cette expression, même si elle est dite a-minima, est une façon de faire émerger une vérité acceptable ; cette manière de dire les choses n'est pas forcément dans un calcul pour obtenir une sorte d'indulgence ; souvent face à l'horreur des actes posés, il faut pouvoir « se regarder dans la glace le matin », c'est à dire que pour continuer de vivre, de faire partie de notre humanité, il faut pouvoir relire cet événement en « l'aménageant ».

Redire, mettre des mots, c'est tenter de donner sens à un acte, à un événement ou plutôt de comprendre comment il a pu advenir, et pourtant la recherche de sens est souvent vaine. En mettant des mots sur l'indicible, le procès permet de réhumaniser : si des actes horribles ont pu être commis, ils n'ont pas été commis par des « monstres » mais bien par un être humain.

A chaque fois que ce mot de monstre est prononcé, je me dois d'intervenir pour dire que si les faits peuvent être qualifiés de monstrueux, ils ont été commis par un être humain. Si une audience intervient au cours de laquelle l'accusé va être jugé, c'est bien parce qu'il fait partie de notre communauté humaine, il n'est ni un « alien » ni un « extra-terrestre ». L'institution judiciaire intervient pour juger des faits, des actes commis par une personne. Une société civilisée et démocratique ne juge pas des êtres qui seraient extérieurs à notre communauté humaine. Cela fait peur d'imaginer que tout un chacun peut se retrouver à la place de l'accusé, « déraiper » et commettre l'horreur, alors certains d'entre nous préfèrent mettre de la distance en utilisant cette dénomination de « monstre ».

La vérité qui ressort d'un procès n'est pas la vraie vérité, si tentée que celle-ci existe. Chacun a une lecture différente d'un même évènement ; cette vérité, telle qu'elle va être dite au moment du verdict, est ce qu'on appelle « la vérité judiciaire »,

La relecture, si elle conduit à une certaine vérité, amène nécessairement à la question du pardon, pardon demandé par l'auteur, pardon refusé ou accepté par le plaignant. Cette question du pardon traverse l'espace judiciaire, traverse le procès.

Thierry, jeune majeur qui a une histoire déjà très cabossée avec une mère qui le rejette depuis son plus jeune âge, a arraché le sac d'une vieille femme. Elle a fait une mauvaise chute, et elle décède huit jours plus tard ; Thierry est accusé de vol avec violences ayant entraîné la mort. Au procès, les enfants de cette femme, tous d'un milieu modeste, ont manifesté une grande dignité pendant les débats, ne prononçant aucune parole de vengeance ni de haine à l'égard de ce jeune adulte. Thierry a manifesté, d'une façon qui m'a semblé authentique (c'est subjectif...) une demande de pardon auprès des parties civiles. Il a réalisé, je crois, les conséquences fatales de son geste : pre-

nant en compte l'autre, les autres plutôt que sa propre situation de personne incarcérée avec une vie chaotique, en quête d'une mère qui n'a pas pu ou pas su manifester amour et tendresse à son enfant. Cette demande de pardon n'a pas été rejetée.

Jacques et Joachim, deux jumeaux, ont une histoire familiale où Joachim a vécu son enfance et sa jeunesse comme étant le souffre-douleur de son frère. Joachim est jugé pour avoir tué, dans une scène de violence extrême, un compagnon plus âgé que lui avec lequel il buvait régulièrement. A l'audience, Jacques son frère qui est incarcéré pour une autre affaire et qui n'avait pas été entendu pendant l'instruction du dossier, la famille disant qu'elle ne savait pas où il était, a pu parler. Au cours de cet échange, médiatisé par la visioconférence, il a pu solliciter le pardon de son frère pour le mal et les torts qu'il avait pu lui causer pendant leur enfance. Relecture d'une vie passée, moment fort où au-delà de l'horreur des faits reprochés, l'humanité a pu se dire.

Tout ne se passe pas dans la salle d'audience : le procès peut permettre des mots échangés dans un

autre espace que devant la cour. Le frère d'un accusé jugé pour le meurtre de sa femme a pu renouer des liens avec son jeune neveu (fils de l'accusé et de la victime) qu'il n'avait pas revu depuis les faits. Dans la salle des pas perdus, ils ont pu échanger des mots. Récemment à l'audience, un jeune adulte poursuivi pour non-assistance à personne en danger dans une affaire de séquestration avec actes de torture et barbarie, très culpabilisé par son abstention, a pu dire qu'ils souhaitaient parler à la famille de la victime pour présenter ses excuses. Nous avons su qu'en dehors de la salle, il a pu parler avec la mère de la victime. Ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre.

Il faut aussi entendre parfois des familles de victimes qui refusent d'entendre tout mot d'excuse ou de pardon. Submergés par l'horreur et la perte d'un être cher, par la souffrance qu'ils peuvent vivre, par la douleur ressentie, ils ne sont pas en mesure de mettre des mots ou d'entendre des mots.

La scène judiciaire n'est pas un théâtre où la pièce est jouée d'avance, mais il peut émerger de façon inattendue et authentique un chemin de pardon. Je ne sais comment les personnes présentes au procès perçoivent cette relecture, mais l'expression des plaignants et des auteurs peut permettre de continuer à vivre, de construire autrement leur avenir et de vivre une certaine renaissance.

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement 2013

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS – BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

NOM

Prénom

Adresse

.....

Code postal Ville

Abonnement*

Réabonnement*

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• **Lettre aux Communautés ordinaire** **35 €**

de soutien **40 €**

• **Offre pour les moins de 35 ans non abonnés** **20 €**

• **Lettre d'Information ⁽¹⁾ ordinaire** **14 €**

de soutien **24 €**

Je fais un don de : €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "MDF - Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque de : €

Offrez un abonnement
à la **Lettre aux Communautés**
à un ami, un parent, un proche...

NOM

Prénom

Adresse

.....

.....

.....

NOM

Prénom

Adresse

.....

.....

.....

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France avec un supplément trimestriel destiné aux Amis de la Communauté Mission de France.

Exercer des médiations dans un collège

Par **Nicolas Renard**



Nicolas est laïc, membre de la Communauté Mission de France dans l'équipe précarité. Il a été principal de collège en banlieue parisienne.

Mme X se présente à mon bureau, très émue et souhaitant me rencontrer immédiatement. Elle sort d'un cours où elle vient de se faire insulter par un élève qui a effectivement employé un terme tout-à-fait inadmissible.

L'élève a été pénible pendant toute la durée du cours, refusant de sortir ses affaires pour travailler, discutant avec ses voisins et refusant d'obtempérer aux injonctions de l'enseignante. Excédée, cette dernière lui a alors demandé de sortir. C'est à ce moment que l'élève a proféré son insulte.

L'enseignante me dit qu'elle n'en peut plus de cet élève et qu'elle souhaite un conseil de discipline. L'élève avait déjà été sanctionné à plusieurs reprises, suite à différents problèmes de comportement. Je sais aussi qu'à peine sortie de mon bureau, l'enseignante ira – et c'est bien normal – vers la salle des professeurs où elle recevra une écoute très at-

tentive et où, d'individuelle, l'émotion deviendra collective.

Que faire ? La situation est tendue et l'incident ne peut évidemment rester sans suite.

L'étape suivante, c'est naturellement de convoquer l'élève et de lui demander ce qui lui a pris pour aboutir à un tel acte. La discussion menée alors sans la présence de l'enseignante révèle un élément nouveau : l'élève ne cesse en effet de répéter que la prof l'avait insulté et qu'il ne pouvait l'accepter. En amenant l'élève à être plus précis, il s'avère en effet que l'enseignante avait tenu à un moment du cours un propos humiliant en direction de l'élève.

Deux lectures de l'incident donc. Je vois alors à nouveau l'enseignante qui me confirme qu'elle a bien tenu ce propos en direction de l'élève en début de cours. Je lui fais remarquer que ce propos était déplacé. Je comprends qu'elle ait été à bout de patience, compte tenu de l'attitude de l'élève dans une situation déjà fatigante où la classe est difficile à gérer. Je ne la juge donc pas mais je lui demande simplement d'admettre qu'à un moment donné, elle a dérapé et de pouvoir le reconnaître devant l'élève.

C'est le troisième temps qui va permettre d'avancer et de trouver une solution qui sera acceptée par les uns et les autres. Cette solution, c'est de procéder, avec les uns et les autres, à une reconstitution exacte des faits tels qu'ils se sont produits. C'est le moment stratégique de relecture des faits à la lumière des exigences de la vie au sein de l'établissement.

En présence de l'enseignante et de l'élève, nous reconstituons alors, étape par étape, le film des événements en obtenant l'acquiescement de l'un et de l'autre sur les faits évoqués. Nous rappelons l'attitude de l'élève en début de cours et lui faisons remarquer qu'elle est inacceptable. Nous évoquons ensuite la phrase lâchée par l'enseignante et faisons remarquer qu'elle n'aurait pas dû être. Et nous abordons l'incident final dont nous soulignons la gravité.

Nous ne minimisons pas la gravité du comportement de l'élève, mais nous ne passons pas sous silence le dérapage verbal de l'adulte, sans le désavouer toutefois. Cela ne fait pas forcément plaisir, ni à l'un ni à l'autre, mais nous accédons à une relecture commune et nous rappelons la loi qui permet d'établir les sanctions, nécessaires et de repartir.

L'élève ne se réjouit pas de la sanction mais les choses sont claires au sens où les événements ont bien été décrits et où cette relecture s'est faite à la lumière du règlement intérieur qui fixe les règles de la vie au sein du collège. Le jeune ne ressent plus ce sentiment de profonde injustice qu'il aurait éprouvé si les choses n'avaient pas été remises à plat et si le dérapage de l'enseignante n'avait pas été évoqué. La même sanction qui aurait été donnée directement par la direction sans l'explication commune que nous avons eue, aurait été perçue comme profondément injuste et aurait alimenté un très vif ressentiment que l'on peut comprendre.

Des sanctions perçues comme arbitraires peuvent aggraver considérablement le climat d'un établissement et nourrir la violence entre jeunes et adultes. Il ne suffit pas de sanctionner ou d'exclure pour imaginer que la violence diminuera. Seule une pratique de dialogue et de relecture permet de réduire les tensions. Dans la mesure où les choses ont été explicitées, le jeune perçoit qu'il y a, de fait, un cadre de référence qui le protège. Il comprend la sanction.

J'évoque ici un incident particulier mais la même chose pourrait être dite à propos du travail des

médiateurs qui intervenaient à l'intérieur de l'établissement pour régler les mille et une bagarres qui émaillaient notre quotidien. Les jeunes parlent « d'embrouilles » et ils emploient ainsi une expression juste pour parler de ces incidents produits par des gestes ou des propos mal interprétés, sources de malentendus qui dégénèrent. L'essentiel du travail du médiateur est alors de procéder à la relecture de ce qui s'est passé, à l'écoute de l'un et de l'autre, pour pouvoir ensuite se mettre d'accord sur la genèse des faits. Ce travail étant réalisé, il devient alors possible de reprendre une vie commune plus apaisée. Leur travail n'est pas de sanctionner, mais cela ne les empêche pas de réfléchir alors avec l'élève sur l'écart entre ce qui s'est passé et les règles de vie de l'établissement et de les prévenir des suites possibles que les adultes donneront à leurs actes. Les médiateurs jouent ainsi un rôle important pour calmer le climat d'un établissement et mettre un terme à une escalade de la violence qui se nourrit de malentendus et de non-dits.

Dans les établissements sensibles, l'atmosphère est facilement électrique et un incident mineur peut rapidement dégénérer en attirant à chaque instant un nombre plus élevé de protagonistes. Une bagarre entre deux élèves au sein du collège polarise

immédiatement l'attention et amène les copains de l'un et de l'autre à entrer dans la bagarre. Et le retour à la maison à midi ou le soir peut être l'occasion d'exporter le conflit vers la cité. Les uns et les autres ne savent plus nécessairement les raisons qui sont à l'origine du différend, mais les clans se forment et vont régler leurs problèmes au pied de l'immeuble ou à la sortie du collège.

Traiter le conflit immédiatement - dès qu'il surgit - c'est donc éviter un élargissement beaucoup plus difficile à maîtriser par la suite.

Reconstituer, relire, ce sont donc des gestes décisifs pour rétablir une communication normale entre les individus. C'est finalement rendre au langage sa place. C'est essentiel pour des jeunes qui ne s'expriment pas toujours avec facilité.

Quand des communautés sont en conflit...

Par Alexis Adam de Matharel



Membre de la Communauté Mission de France dans l'équipe précarité, Alexis effectue de nombreuses missions humanitaires à l'étranger.

Le bus impérial rouge tourne dans la ville. A droite le parlement, avec une évocation historique de quelques faits marquants ayant laissé leur empreinte dans l'histoire. A gauche, le nouveau centre commercial, construit en plein centre-ville, avec ses enseignes mondialisées, signe de l'implantation de la globalisation au cœur de nos cités. Je suis assis sur la plateforme en proie au vent et au crachin d'un temps automnal, aux côtés de ma femme et de sa meilleure amie. A première vue, une scène somme toute banale d'une excursion artistique... Mais mon épouse, Georgina, est catholique et Irlandaise du Sud alors que sa meilleure amie, Amanda, est protestante et Irlandaise du Nord. Et nous sommes à Belfast. Belfast fait partie de ces villes qui ont réussi à transformer les marques bien visibles d'un passé douloureux et si proche en attraction pour touristes curieux ou désœuvrés. Le guide réussit la prouesse

de narrer l'histoire de la ville, et par conséquent d'un conflit si récent, en se concentrant sur les aspects factuels avec un brin d'humour qui donne une certaine distance à son propos.

Entre Irlandaises

C'est la première fois que Georgina et Amanda faisaient ce tour ensemble. Elles s'étaient dit que ce serait une bonne opportunité pour moi de découvrir la ville. Mais elles en sont ressorties à la fois enthousiastes et troublées. La journée se poursuit autour d'un verre et leurs échanges sont riches. Elles sont quand même émerveillées des progrès réalisés. Elles se souviennent qu'il n'y a pas si longtemps – une quinzaine d'années – Georgina devait masquer son accent du Sud lorsqu'elle allait avec Amanda dans un pub d'un quartier protestant. Plus que le tour en lui-même, c'est la première fois qu'elles écoutaient ensemble parler de l'histoire du conflit entre protestants et catholiques dans cette ville symbole. Comme beaucoup de personnes appartenant à des communautés en conflit, Amanda et Georgina se sont rencontrées en territoire extérieur (et non pas neutre puisqu'il s'agissait de l'Angleterre !). Elles ont partagé plusieurs années durant un appartement

dans le Nord de l'Angleterre alors qu'elles étaient dans la même université. Georgina m'a souvent raconté que leur amitié leur avait valu plusieurs invitations à se rendre à des rencontres tournant autour de la résolution de conflits et de la construction de la paix. Mais jamais elles n'avaient vraiment eu l'occasion de partager ainsi, de manière aussi profonde, sur l'histoire de leur peuple.

Je n'avais jamais vraiment réalisé la portée de ce que je vivais ce jour d'automne à Belfast avant de recevoir la sollicitation pour ce numéro de la LAC. Il y a une dizaine d'années, lors d'une université d'été de la Mission de France, j'avais témoigné de mon expérience auprès de communautés serbes et albanaises engagées dans un processus de construction de la paix dans le cadre de la ville divisée de Mitrovica au Kosovo. J'avais notamment insisté sur le fait qu'il n'y avait pas de paix sans justice, et pas de justice sans recherche de la vérité, ce qui suppose de se plonger dans le passé. En se remémorant ce témoignage, la LAC me sonde pour savoir si de mon expérience dans des pays en conflit, je n'aurais pas été le témoin ou l'acteur d'initiatives de relecture du passé permettant d'envisager un vivre ensemble. Or, si je balaie les situations diverses traversées dans le passé – Palestine, Kosovo, Macédoine, Tchad, Soudan,

Sri Lanka, Indonésie – jusqu'à celles sur lesquelles je travaille aujourd'hui – Liban et Syrie – je n'ai pas souvenir d'une expérience aussi aboutie que celle de Belfast. J'en retiens deux raisons majeures. D'une part, la relation entre Georgina et Amanda s'est bâtie sur un objectif commun – la nécessité de partager un appartement – et des centres d'intérêt qui ont tout d'abord mis leur appartenance communautaire au second plan. D'autre part, l'émergence du passé s'est faite de manière aussi inattendue que spontanée, par une tierce partie, ce qui a obligé Georgina et Amanda à se décentrer dans un premier temps avant de partager leur vision, dans un respect commun de leur différence, possible car la relation était déjà construite sur un socle solide.

Or, il me semble qu'il s'agit là d'une question clé à la fois dans le processus de relecture et in fine dans celui de réconciliation.

Mitrovica

Cet échange me ramène dix ans en arrière, en mars 2004. Mitrovica avait connu trois jours d'émeutes menées par les Albanais de la ville qui faisaient suite à des incidents avec des Serbes de la partie Nord de la ville et qui s'étaient terminés par des incendies

d'églises orthodoxes et l'attaque d'enclaves serbes situées du côté albanais. Ils avaient eu lieu dans un contexte où la communauté internationale avait envoyé devant la Cour Pénale Internationale pour la Yougoslavie d'anciens responsables aussi bien serbes qu'albanais, dans un souci d'équilibre qui avait fait enrager la communauté albanaise et grandir son sentiment d'injustice – ou que personne d'autre qu'elle-même ne pourrait se faire justice ! Alors que j'étais engagé dans un programme de paix et de réconciliation avec des Serbes et des Albanais des deux côtés de la ville, je me demandais bien comment l'on pourrait reprendre nos activités à la suite de ces incidents. En effet, ces incidents avaient créé une très forte tension entre les membres de nos équipes qui avaient un point de vue et une interprétation bien différente des événements, ce qui avait amené à se replonger dans l'histoire de la Province, avec un renversement stupéfiant pour les Albanais puisque les Serbes se retrouvaient en position de victimes. Pendant plus d'un mois, il a été impossible à nos deux équipes, dont les bureaux se situaient à l'époque d'un côté et de l'autre de la ville, de se parler et de se rencontrer. Finalement, avec un autre collègue Français, nous avons décidé de prendre le temps d'une réunion, séparément et avec chacune des

équipes, afin de les faire parler. Nous nous étions quelque peu partagé les rôles : à moi le rôle de médiateur, à lui celui de « gratte-poil » qui renvoie les uns et les autres à leur responsabilité. Les réunions avaient abouti à un processus à la fois douloureux et salvateur. A chaque fois que mon collègue tentait de prendre une posture critique et de leur rappeler quelques faits, il devait faire face à une fin de non-recevoir. Inversement, lorsque la parole était laissée libre, elle avait permis à chacun d'exprimer ce qu'il n'avait jamais dit depuis les deux années que je travaillais avec eux. Bien sûr, la responsabilité des événements passés et présents était portée par « l'autre partie » et chacun se présentait en victime. Cependant, j'ai souvent analysé ces événements du Printemps 2004 et ce processus comme une étape fondatrice et nécessaire qui nous avait finalement permis de déménager nos bureaux six mois plus tard et de réunir nos équipes dans un même lieu, une première dans la ville de Mitrovica. Comme pour Georgina et Amanda, un tel processus avait été possible car ce qui cimentait les deux équipes était finalement ailleurs que dans un retour dans le passé : il s'agissait tout d'abord de la perspective d'avoir un travail relativement bien payé dans une organisation internationale, et le sentiment diffus

que l'avenir personnel de chacun passait aussi par la construction d'un destin collectif apaisé. Bref, qu'il s'agissait de se projeter dans l'avenir plutôt que de se centrer sur le passé. Cependant, j'avais aussi noté que si l'on se référait au passé, il y avait toujours un risque de tension exacerbée, mais que si on le niait, il revenait toujours de manière détournée, et pas forcément au moment souhaité et opportun. Je suis parti du Kosovo en 2005, pas forcément convaincu que le processus d'apaisement était abouti pour les membres de nos équipes qui continuent pour certains d'entre eux de travailler ensemble, alors que d'autres ont désormais des responsabilités, y compris politiques, dans la gestion de leurs communautés d'appartenance. Car ce qui est possible au niveau individuel – Georgina et Amanda – prend bien évidemment beaucoup plus de temps au niveau collectif : un tel processus prend deux à trois générations, et l'histoire montre que les rechutes sont courantes. Bien souvent, les plaies ne sont que partiellement fermées. Il me semble que la responsabilité en incombe aussi à ceux qui se posent en médiateurs ou en puissance ayant la capacité de mettre fin à un conflit et qui souhaiteraient qu'une histoire commune et un avenir apaisé puissent s'imposer à tous. Je repense à

MINUK, l'organisme des Nations Unies chargé de la gestion du Kosovo, qui souhaitait bâtir un nouvel Etat sur une base multiethnique en reconstruisant une administration faisant table rase du passé. Quelle vanité ! Aujourd'hui, le Kosovo est un Etat à dominante ethnique albanaise, avec des poches serbes gérées par Belgrade.

Laisser se développer les interprétations

De l'expérience qui a été la mienne au Kosovo et ailleurs, je retiens que dans la résolution d'un conflit, l'une des clés est de pouvoir laisser chacune des parties développer sa propre interprétation, l'enjeu étant que l'autre puisse l'entendre et qu'il y ait une reconnaissance mutuelle d'une différence de lecture à partir d'un même évènement. Une illustration, au niveau individuel, de ce postulat serait la rencontre à laquelle j'ai pu assister entre un guide Israélien et une famille de Ramallah en 1998. Alors que nous avons organisé le séjour d'un groupe de jeunes catholiques en Terre Sainte, l'organisme par lequel nous étions passés pour des raisons logistiques nous avait imposé un guide Israélien qui ne connaissait des Territoires que ce qu'il avait pu en expérimenter pendant trois ans

comme soldat pendant la première intifada à la fin des années 80. Comme nous avons organisé une rencontre avec des jeunes Palestiniens de Ramallah, il avait passé la soirée avec une famille palestinienne qui lui avait conté ses années d'intifada et lui avait montré les douilles de balle qu'elle gardait de ces années-là précieusement dans une boîte en fer. Notre guide, de son côté, leur avait raconté sa peur, ses angoisses, les raisons pour lesquelles il pensait que ce qu'il accomplissait était juste. Chacun est resté sur ses convictions mais il me semble que l'écoute attentive de l'histoire des uns et des autres a été le premier pas pour opérer un déplacement décisif chez chacun d'entre eux.

Ce déplacement, c'est aussi quelque part celui que je suis amené aujourd'hui à opérer alors que je travaille au Liban sur la crise syrienne. Combien de fois ai-je été frappé par la posture morale et intellectuelle de collègues expatriés qui arrivaient sur un lieu de conflit avec la certitude d'avoir déjà compris ce qui s'était passé et d'en avoir surtout une compréhension juste et critique. Je travaille comme seul étranger pour une organisation locale. Les collègues Libanais et Syriens avec lesquels je suis en lien ont une lecture bien différente de celle que les Occidentaux peuvent avoir. Or, lorsque je

lis la presse occidentale, j'ai vraiment l'impression qu'une histoire s'écrit déjà, gravée dans le marbre, si éloignée de ce que vivent et perçoivent les collègues. Ce positionnement n'a pas été sans provoquer un conflit intérieur assez important. Je suis passé d'une position ferme à un relativisme total avant de revenir à la conviction... qu'il me fallait quand

même avoir une conviction ! Une conviction qui ne m'enferme pas, qui puisse me permettre d'avoir une ouverture d'esprit, de ne pas juger l'autre mais d'accueillir sa parole et sa perception de la situation. Mais une conviction qui puisse aussi tracer une ligne rouge pour que l'effort de compréhension ne devienne pas forcément approbation.

Un exercice spirituel accessible à tous : la révision de vie.

Par Jean-Pierre Roche



Jean-Pierre ROCHE est prêtre du diocèse de Créteil. Théologien, il a été aumônier de différents mouvements d'action catholique.

La révision de vie est un authentique exercice spirituel qui structure la foi des croyants et qui est accessible à tous, en particulier aux personnes les plus simples, ceux des milieux populaires qui ne sont pas à l'aise avec les discours abstraits. Elle se déroule selon un schéma hérité de la JOC : le « voir-juger-agir ». Chaque partenaire de la mission ouvrière vit la révision de vie à sa manière, selon qu'il s'agit d'enfants, de jeunes ou d'adultes, de religieux et religieuses, de prêtres ou de laïcs. Mais il y a une inspiration commune que je voudrais décrire comme une démarche spirituelle qui n'est pas « réservée aux sages et aux savants » (Mt 11, 25). Démarche spirituelle veut dire que l'Esprit-Saint est à l'œuvre en nous à chaque étape de la révision de vie pour nous faire vivre une rencontre du Christ, selon la belle expression des religieuses Filles de la Charité du Sacré-Cœur de Jésus :

« Voir = Jésus devant les yeux.
 Juger = Jésus dans le cœur.
 Agir = Jésus dans les mains. »¹

TEMOIGNAGE DES RELIGIEUSES EN EQUIPES APOSTOLIQUES

« La révision de vie, relecture d'événements, d'actions menées (...) est essentielle pour vérifier la vérité de nos vies, de nos engagements, pour stimuler notre prière. C'est une bouffée d'air, chaque fois renouvelée. La révision de vie a bouleversé ma manière de vivre comme femme, croyante, religieuse. Elle est un levier, un stimulant, un temps de vérité et d'espérance. Elle aide à avoir un regard lucide, positif, sur les personnes, les événements. Le temps pris pour cela est vital, source de dynamisme apostolique et appel à la conversion. Elle me met en capacité de me laisser toucher, atteindre par l'autre et cela conduit à une attitude intérieure spirituelle. »²

Le VOIR est un partage de la vie. Qu'est-ce que je vais « apporter » à la révision de vie ? Voilà un premier discernement qui est prise de recul pour dégager ce qui a été important dans ma vie avec les autres et qui mérite que je le partage en équipe. Il est impossible de tout dire, il faut bien choisir. Mais il s'agit de choisir un événement, une situation, une action, un partage... où je vais proposer à mes frères de partir à la recherche de Dieu. Il faut donc que ce soit quelque chose qui a fait « tilt » : j'ai été bousculé, questionné, émerveillé, révolté... Peut-être que Dieu a quelque chose à me dire à travers « ça ». Alors, je vais le raconter, en faire le récit pour que les autres comprennent bien ce qui s'est passé, avec qui ça s'est passé, et comment ça m'a touché. Il ne s'agit pas seulement de raconter ce que j'ai vécu, mais ce que ça m'a fait vivre et ce que ça a fait vivre à d'autres. Enfin, l'Esprit Saint me donnera la force de livrer tout cela à mes frères, en ne cachant ni mes questions, ni mes hésitations, ni mes manques. Je sais que je ne serai pas jugé, mais au contraire les autres mettront en lumière des trésors que je n'avais pas vus. Car dans ce partage, le « voir » est un « revoir » (*ré-vision*)

1. Blanche Legendre, *Porte ouverte sur la vie, Religieuses dans les cités*, L'Atelier (2010), p. 66.

2. *Ibid.*, p. 65. Texte de la FEDEAR : Fédération d'Equipes Apostoliques de Religieuses.

sous le regard de Dieu. Et là aussi, c'est l'action de l'Esprit en nous.

Le JUGER est le temps du discernement, un terme essentiel dans la spiritualité ignacienne. Là encore, c'est l'Esprit Saint en nous qui va nous permettre de discerner. Mais que s'agit-il de discerner ? Il y a plusieurs niveaux de discernement dans la révision de vie.

Le premier niveau peut consister à souligner ce qui nous paraît important dans cette vie partagée : le poids d'humanité, les enjeux pour l'homme, les transformations, des gens et des situations...

Un deuxième niveau peut consister à juger les situations évoquées. Il s'agit de dire ce qu'on en pense, pourquoi ça nous révolte ou au contraire pourquoi ça nous émerveille, ou encore pourquoi c'est inacceptable. Et là, on peut s'exprimer comme homme... ou comme femme, avec notre sensibilité, comme militant avec l'expérience de nos organisations, comme croyant et comme disciple du Christ.

Nous passons alors à un troisième niveau de discernement : ça sent bon l'Évangile ! Qu'est-ce qui est évangélique dans tout cela ? Qu'est-ce qui me fait penser à Jésus ?

Ouvrir l'Écriture à ce moment là, c'est donner la parole au Christ après avoir écouté chacun des membres de l'équipe. L'œuvre de l'Esprit sera de relier, de « symboliser » (c'est-à-dire de « mettre ensemble ») nos paroles et la Parole de Dieu, le récit de nos vies et le récit de la vie de Jésus : l'Évangile trouve un écho³ dans nos vies. Nous passons du texte qu'on lit à la Parole qu'on écoute, une parole qui s'adresse à chacun aujourd'hui. Chacun dira la parole qu'il entend : une parole qui redonne confiance et espérance, une parole qui le remet en cause, une parole qui l'appelle...

L'AGIR est le temps des décisions. Si on discerne, c'est pour agir. Il s'agit de la mise en œuvre de la Parole, de la mise en pratique, sur laquelle Jésus insiste si souvent dans l'Évangile. Mais de même qu'il y a différents niveaux de discernement, il y a différents niveaux pour l'agir.

3. *Catéchèse* vient d'un mot grec qui veut dire *faire écho* : la Parole de Dieu trouve un écho dans la vie du catéchumène.

Il y a d'abord l'appel à la conversion : la parole et la vie des copains, éclairée par l'Évangile – à moins que ce ne soit la parole de l'Évangile, éclairée par la vie des copains – cet ensemble m'appelle à changer mon regard, mon attitude, ma manière d'être. C'est la lutte contre le mal dont je suis parfois complice.

Il y a ensuite **l'appel à s'engager** davantage, à « bouger » avec d'autres, à rejoindre une action ou à l'organiser pour changer tout ce qui est inhumain dans nos vies. C'est la lutte contre le mal qui est dans le monde et qui écrase les hommes.

Il y a enfin **l'appel à l'action apostolique** : ce que nous avons découvert de l'amour de Dieu, avec qui allons-nous le repartager ? Cela peut être un appel à poursuivre le dialogue avec une personne de notre entourage ou un appel à organiser un partage avec les gens qui nous sont proches mais qui n'ont pas la chance de pouvoir relire leur vie.

Là encore, c'est l'Esprit Saint qui suscite en nous ce désir de changer, de s'engager, de partager... et fina-

lement de prier. Car la rencontre s'achève souvent par une prière ; après avoir partagé la vie des hommes et la Parole de Dieu, on peut s'adresser à Dieu en lui disant « tu » et en lui confiant tous ceux dont nous avons parlé au cours de cette rencontre. On passe alors de la Parole de Dieu partagée au partage de la parole qu'on adresse à Dieu. On rejoint ainsi le troisième pôle de notre vie chrétienne : après le vivre (partage de la vie) et le croire (partage de la Parole), voici le célébrer (partage de la prière).

ACTION DE GRACE

Sur les chemins de la vie, tu es ma lumière, Seigneur.

*A travers les copains rencontrés,
tu tiens la main des déboussolés,
des démunis, de ceux qui dérivent ;*

*tu tiens aussi la main de ceux
qui veulent être responsables des autres.*

*Ton Amour est plus fort que tout,
ta confiance renouvelle et tourne la page
à travers nos échecs, nos peurs, nos doutes, nos révoltes.*

*Tu traces un chemin vers ton Royaume
où la vie l'emporte sur le mal,
la solidarité sur l'individualisme.*

Béni sois-tu Seigneur pour ton Amour !

Secteur ACO, Orléans-Italie ⁴

4. ACO Orléans-Italie, Psautier (1993), p. 36.

Une rencontre avec le Christ.

La révision de vie n'est pas spirituelle à partir du moment où l'on parle de Dieu, elle est spirituelle dès qu'au nom de Jésus-Christ, on partage nos vies. Le seul fait de se réunir en son nom pour partager nos vies le rend présent « *au milieu de nous* » : « *Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux* » (Mt 18, 20)

Car la révision de vie n'est pas une pratique isolée des autres pratiques croyantes. Si la vie est la porte d'entrée, la révision de vie permet de rejoindre la Parole de Dieu et la prière de l'Eglise. Elle donne toute sa place aux Ecritures et à la prière. Réunis au nom du Christ pour partager nos vies, nous nous sentons appelés non seulement à nous mettre à l'écoute de sa Parole, mais aussi à nous adresser à Lui. « *La révision de vie est centrale dans ma vie, dit Bernadette au Conseil national de l'ACO, elle permet de se poser et de réfléchir ensemble et avec Dieu. La prière fait partie intégrante des rencontres d'équipe et du secteur* »⁵.

Roland Claverie, Prêtre Ouvrier et Fils de la Cha-

rité, aujourd'hui décédé, parlait ainsi du rapport entre révision de vie et eucharistie : « *La vie est dure pour beaucoup, les blessures sont à vif, mais que de trésors d'humanité, de générosité, de sens de la justice et de la fraternité, vécus et partagés dans le monde des militants et des travailleurs, agnostiques ou croyants ! Quelles fortes résonances évangéliques ! Voilà pour un prêtre-ouvrier le pain et le vin de l'eucharistie, riches de cette vie partagée.* »⁶

Cette possibilité de relire sa vie et de la partager, de prendre du recul et de s'interroger sur le sens de ce que nous vivons, à la lumière de la foi, quand on y a goûté, on ne peut plus s'en passer. C'est l'expérience de beaucoup de jeunes adultes au moment où ils quittent un mouvement de jeunes comme la JOC. Souvent, ils ne se sentent pas prêts à rejoindre tout de suite le mouvement des adultes, l'ACO, d'autant que certains y retrouveraient leurs parents. Mais ils veulent « *continuer la révision de vie* » et constituent pour cela une équipe de jeunes adultes « *en marche vers...* » Cela dit leur attachement à une pratique ecclésiale, à une démarche spirituelle, qui est devenue vitale pour eux.

5. *Repères ACO*, n° 79, septembre 2007.

6. *Courrier PO* 2008, n° 1 – janvier, p. 6.

La spiritualité de la Mission ouvrière

Une chance pour les milieux populaires
d'aujourd'hui ?

de Jean-Pierre ROCHE

Préface de Mgr Laurent ULRICH
Edition de l'Atelier

C'est à un travail d'enquête et de découverte que nous invite Jean-Pierre Roche, prêtre au parcours atypique de la Mission ouvrière et théologien. Après avoir revisité les notions sociologiques de « classe ouvrière » et de « milieux populaires », il propose aux lecteurs de découvrir les grands courants spirituels dont la Mission ouvrière peut se réclamer.



Ce livre est consacré à la question suivante : la spiritualité qui anime les différents partenaires de la Mission ouvrière depuis plus de 50 ans, est-elle encore un chemin d'évangélisation de ce qu'on appelle aujourd'hui « les milieux populaires », réalité bien différente de ce qu'était la classe ouvrière dans les années cinquante ? Comment leur permet-elle d'entendre la Bonne Nouvelle de Jésus dans leur culture et prendre leur place dans l'Église ? Jean-Pierre Roche nous invite à découvrir huit grands courants spirituels dont la Mission ouvrière peut se réclamer mais sans jamais le formaliser, des plus anciens comme les traditions ignacienne, carmélitaine, salésienne ou franciscaine, aux plus contemporains comme Charles de Foucauld, Antoine Chevrier, Anizan ou Madeleine Delbrêl.

Des sources d'éclairages de la relecture

Par Arnaud Favart



L'art de la relecture s'apparente à la recherche de la lumière. Elle a besoin de sources pour éclairer l'action, l'expérience, et le jugement. Elle vient faire la part des ombres et de la lumière sur les événements et leur portée.

Un jeune garçon en quête d'orientation arrive sur un chantier et interroge un maçon :

- *Qu'est-ce que tu fais ?*
- *Je monte un mur, répond-il.*

Peu satisfait par cette réponse succincte, il poursuit sa route et interroge un second maçon qui semble faire le même travail.

- *Qu'est-ce que tu fais ?*
- *Je travaille pour faire vivre ma famille.*

Restant encore sur sa faim, il va trouver un troisième maçon qui lui répond :

- *Moi je participe à la construction d'une cathédrale.*

Comment chacun des maçons comprend-il le sens de ce qu'il accomplit dans son travail ? Le premier en est resté au simple constat factuel et descriptif, celui d'un mur à monter. Sait-il seulement à quoi doit servir ce mur ? Le second a rapporté son travail à un moyen. Son objectif premier n'est pas la réalisation d'un mur, mais de pourvoir aux besoins de sa famille. Le troisième en a donné la finalité, celle d'un projet d'envergure où de multiples acteurs participent à une œuvre commune signifiante, celle d'un édifice religieux manifestant une certaine audace.

L'évaluation permet de savoir si le mur qu'on a monté est suffisamment droit, à bonne hauteur, et s'il a été réalisé conformément aux plans de l'architecte. Elle n'est possible que si des objectifs ont été annoncés au préalable. On pourra alors vérifier si on a pu les atteindre en partie, correctement, de façon tardive ou erronée. L'évaluation suppose des données quantifiables, et des moyens mesurables et atteignables dans le temps. Par exemple un mur de 3,25 mètres de haut, en briques, parallèle à l'axe de la rue. Ou bien 85 % des jeunes nés en 2000 auront obtenu le baccalauréat avant cinq ans.

La relecture permet de revenir sur la tournure des événements, sur l'orientation prise par ce qui est arrivé. Elle est un acte d'interprétation, une vérité cherchée en chemin, relative à une signification cohérente et à une finalité jugée digne en termes de valeurs. Elle est ce moment de prise de recul où l'on tente de surmonter les impressions premières laissées par les circonstances. Car il y a toujours une distance entre ce qu'on attend d'un projet et ce qui a été en fait vécu. Je peux mesurer cette distance, en être déçu ou heureux, contrarié ou satisfait, résigné ou révolté. Je peux aussi chercher à comprendre ce que signifie cette distance, ce qu'elle révèle de ma personnalité, de mon attitude vis-à-vis des autres, de l'orientation que je cherche à donner à ma vie.

Par exemple, ce mur s'avère être une digue qui protégera les habitants d'un danger (crue, nuisances sonores, brigands...).

Prendre une décision, personnelle ou d'équipe, appréhender les conséquences d'un choix ne coulent pas toujours de source. Consentir à ce qui m'arrive comme ayant une portée significative ne jaillit pas d'une observation spontanée. En reli-

sant ce qui a été vécu, je tente d'en dissiper le flou, de relier des éléments d'une histoire sur un temps suffisamment long, et d'en **éclairer** sa portée. En revenant sur une expérience vécue, je sors d'un niveau descriptif, factuel, pour accéder au registre d'une histoire qui fait sens. Je prends distance d'une épreuve subie pour accéder au temps de l'appropriation, celui d'un évènement assumé avec un minimum de liberté.

Affirmer la validité d'un choix, la bonne tenue de route de sa liberté suppose d'accepter de la confronter à d'autres instances qui vont en éclairer son sérieux ou son errement. Trois sources d'éclairage peuvent apporter leur concours à la relecture :

Ce peut être un pair, un ami qui saura me renvoyer une réflexion attentionnée et ajustée du fait des relations de proximité.

Ce peut être un expert instruit par son savoir, un témoin averti par son savoir-faire, qui apportera sagesse et lucidité.

Ce peut être l'appui d'une tradition culturelle et sacrée, offrant par ses écrits et textes fondateurs une réserve naturelle de sens.

Prenons l'exemple des écritures bibliques. Elles ne se contentent pas de rapporter les évènements d'autrefois dont le présent serait la résultante. Elles reprennent à distance, parfois fort lointaine par les siècles, ce qui est arrivé comme une histoire qui peu à peu s'éclaire. Génération après génération, les rédacteurs bibliques sont revenus sur la mémoire collective d'évènements fondateurs pour la comprendre comme une histoire de dénouement, comme un mouvement de libération. Au bout du compte l'épreuve n'a pas été vaine, l'horizon ténébreux s'est éclairé d'une lumière nouvelle, non seulement pour autrefois, mais pour ce qui s'accomplit ici et maintenant. Une relecture ne fait pas que revisiter le passé, elle tente de comprendre comment la vie, une histoire, des libertés engagées peuvent tenir leurs promesses.

L'action catholique a traditionnellement déployé la relecture sur trois étapes : Voir, Juger, Agir.

1 Voir

Que s'est-il passé ? C'est le temps de l'observation, du retour sur ce qui est arrivé : des rencontres, des évènements, des faits.

Je raconte simplement ce qui s'est vécu, sans grands commentaires : les visages croisés, les adversités rencontrées, les actions menées, les interrogations qui ont émergé.

2 Juger

Quelle importance donner à ce qui s'est passé ? C'est le temps de l'appréciation, du discernement. Qu'est-ce que j'apprends sur moi, sur les autres, sur mon environnement, sur Dieu ? Pour en jauger l'importance, il faut un outil, une sorte de projecteur capable de donner de la valeur et du relief. La relecture peut faire appel à **trois sources d'éclairages** :

Une relecture horizontale : le partage en équipe ; Elle a lieu entre pairs : les collègues, les partenaires, les associés ; On la dit horizontale car chacun parle à égalité, sans hiérarchie.

Une relecture verticale : le regard de l'expert ; Elle fait appel au témoin expérimenté, au sage, à l'ancien ; On la dit verticale car elle recourt à une autorité, un guide.

Une relecture en profondeur : la référence au texte sacré ; Elle fait appel à la loi, à la charte, à la tradition fondatrice, la bible, les évangiles, ... Elle donne de la profondeur, elle ouvre la porte de l'intériorité.

3 Agir

C'est le temps de l'orientation. Comment vais-je tenir compte de ce que j'ai découvert ? L'écoute et la confiance de mes pairs ont libéré ma prise de décision. La parole d'un témoin m'a déplacé dans la compréhension du monde et de ce qui m'arrivait. La lecture partagée de l'évangile a ouvert de nouvelles pistes à l'action, des relations conflictuelles sont à nouveau possibles et apaisées.

Relire, c'est opérer un travail d'humanisation. « Le temps devient temps humain quand il est articulé de manière narrative », écrivait Paul Ricoeur. Les faits ne sont pas intéressants en eux-mêmes, mais en ce qu'ils nous touchent, nous affectent. Ils nous blessent plus ou moins durablement, ou nous font grandir en humanité. C'est en racontant ce qui est arrivé, en y mettant des mots que l'expérience

heureuse ou ténébreuse devient humaine. Ce travail de nomination s'enracine dans les ressources d'une culture et d'un environnement social. Il ouvre la porte de notre intériorité à d'autres sources de lumière. C'est pourquoi la relecture dépasse le stade de l'analyse pour aller jusqu'à reconnaître la présence lumineuse et humanisante de Dieu dans son existence.

Nous avons commencé avec l'histoire d'un mur dont on sait que les pierres ne se laissent pas percer par la lumière. Or l'ambition d'une cathédrale

gothique est bien de nature à recevoir la lumière extérieure, malgré l'élévation imposante des pierres. L'art de l'ogive et de la rosace ont permis la création de vitraux ouvragés, véritables murs de lumière intégrés à l'architecture minérale. Ces vitraux constituent d'ailleurs le plus souvent une relecture théologique du salut donné en Jésus-Christ. L'œuvre cathédrale symbolise cette capacité de l'homme à percer le mystère des ténèbres et à accueillir une lumière intérieure pour guider sa vie.

Legs : Le don de la vie... en héritage

*L*a Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

*Pour plus d'informations,
n'hésitez pas à contacter l'économiste
de la Communauté Mission de France,
Père Claude Fiori au 01 43 24 79 58*



Le récit met la foi en jeu

Par Etienne Grieu



Jésuite, Etienne vit à Saint-Ouen (93). Il est professeur de théologie au Centre Sèvres à Paris. Il a participé à l'université de la Mission de France de l'été 2011.

Le XX^e siècle a vu un phénomène auparavant inconnu : nous nous sommes pris de passion pour les récits des gens ordinaires. L'histoire, la littérature, le cinéma, la sociologie en témoignent. Sans doute faut-il y voir un trait d'époque, révélateur d'un élargissement de notre champ de vision. L'humanité, dans ses figures communes, d'humble condition, est devenue intéressante : bonne nouvelle, s'il en est !

Et quand la théologie s'y met également, de quoi cela est-il le signe ? Cela voudrait dire que l'écoute de la manière dont l'Évangile est accueilli par les personnes modestes est d'un grand intérêt pour l'intelligence de la foi, de même qu'une attention à la manière dont Dieu travaille le monde. La façon dont l'Église conçoit la proclamation de la Bonne Nouvelle s'en trouve assez profondément remodelée : elle ne peut plus voir le dépôt de la foi

(*parathèkè*, 1 Tim 6,20 et 2 Tim 1, 12-14) comme un contenu de doctrine inerte, mais comme un lien vivant, un phénomène, donc, de type relationnel (*paradidômi* 1 Co 15,3 et *paradosis*, 2 Th 2,15, que l'on traduit souvent par « transmettre » et « tradition ») où le récepteur est activement attendu dans sa manière d'accueillir la Révélation. Celle-ci, du coup, est lue comme un événement de rencontre et non d'abord comme un corps de doctrines. La prise au sérieux de ce que disent les croyants les plus humbles entraîne donc l'Église à redécouvrir sa foi comme une source vive.

L'intérêt pour les récits : signe de quoi ?

Est-il possible de faire une lecture théologique de cet attrait, si frappant au XX^e siècle, pour les récits des gens ordinaires ? Oui, si l'on considère que cet intérêt pour la parole des personnes toutes simples ne relève pas d'abord de la curiosité ou d'une avidité d'explications ou de descriptions. Ne doit-on pas y voir l'effet de questions qui, depuis très longtemps, habitent l'humanité : comment ceux-là, qui semblent si différents, font-ils pour vivre ? comment leur existence, tellement particulière, s'inscrit-elle dans l'aventure humaine ?

quelles sonorités spécifiques y fait-elle résonner ? Les questions ultimes ne sont pas loin, car ces interrogations en amènent d'autres : qu'avons-nous en commun, nous les humains ? Quelle part revient au sujet dans le cours de son existence ? Le sens que chacun lui donne peut-il être pris au sérieux ? Ces problématiques, certes, ne sont pas nées au XX^e siècle ; ce qui est nouveau, en revanche, c'est d'une part, cette confiance faite aux gens tout simples pour les éclairer et, d'autre part, la conviction qu'elles obligent à une attention réelle à la multiplicité des situations humaines. Le présupposé implicite, c'est que personne n'est a priori disqualifié pour les affronter et que l'on a besoin de l'infinie diversité des positionnements pour avancer dans une intelligence de l'expérience humaine. Evidemment, cela suppose aussi que toutes les questions, les hypothèses pour y répondre, les propositions de sens, ne sont pas déjà toutes écrites, mais que l'on peut apprendre en faisant parler les gens de leur vie. Ce qui est en cause donc, c'est une confiance en l'expérience de tous, y compris des plus modestes et des plus lointains, pour apporter, sur la condition humaine, des éclairages nouveaux. Il est bien question, à travers tout cela, de quête

de sens (du sens donné par les personnes interrogées à leur existence) ; c'est pourquoi on peut lire cet intérêt pour les récits des gens simples comme la manifestation d'une soif plus fondamentale, expression d'un phénomène du type de ce que le dernier Concile désigne par « signe des temps »¹. Mais s'agit-il vraiment de questions ultimes, c'est-à-dire, qui tiennent ensemble le sens de la vie présente et son possible débouché sur un accomplissement définitif ? Répondre à cette question suppose d'aller regarder de plus près les opérations qui accompagnent l'élaboration et l'écoute d'un récit.

Raconter son histoire : une quête de sens

Que se passe-t-il lorsque l'on demande à quelqu'un de raconter son histoire ? Il aura tendance à organiser son propos autour d'une intrigue qui donnera à percevoir la transformation d'une situation initiale en direction d'un état terminal, en passant par des tensions, des oppositions entre certaines instances qui aident et d'autres qui gênent la visée recherchée. Lorsqu'il s'agit d'une

autobiographie, se pose évidemment la question de la clôture du récit, puisque celui ou celle qui raconte ne connaît pas la fin de son histoire. Présenter un dénouement entièrement accompli reviendrait à considérer que l'on n'attend plus rien de la suite de sa propre existence, autrement dit, ce serait se présenter comme ayant cessé de vivre ; tandis qu'à l'inverse, laisser son histoire sans rien qui permette de pressentir un accomplissement heureux empêche son rassemblement en un tout, que tout lecteur attend.

Se met ainsi en place un jeu entre orientation vers un terme et renoncement à « boucler » son récit, puisque par définition, celui qui narre son histoire n'en connaît pas la fin. C'est sans doute autour de ce point que chacun pourra découvrir quel type de confiance il engage lorsqu'il livre sa vie. Je suis particulièrement sensible à ces récits qui, tout en faisant clairement entendre un sujet, laissent à quelqu'un d'autre le soin de mettre le point final. Ainsi, un homme concluait ses propos en disant : « Pour le dire en une formule, c'est moi qui fais l'histoire, mais je ne sais pas l'histoire que je fais... et puis cela ne me regarde pas². » Et une femme :

1. On peut lire en effet dans "Gaudium et spes", au n°4 : « (...) l'Eglise a le devoir, à tout moment, de scruter les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l'Evangile, de telle sorte qu'elle puisse répondre, d'une manière adaptée à chaque génération, aux questions éternelles des hommes sur le sens de la vie présente et future et sur leurs relations réciproques ».

2 Etienne Grieu, Chemins de croyants, passage du Christ, Paris, Lethielleux, 2007, p. 120.

« C'est vrai qu'au fond nous ne connaissons pas la fin de l'histoire. C'est comme une pièce de théâtre, la fin éclaire le début et le début éclaire la fin ! Donc il y a des espèces d'échos comme ça dans la vie, que l'on ne perçoit pas sur le coup³. »

Proposer à quelqu'un de raconter son histoire, c'est donc le mettre au défi de faire de ce qui lui est arrivé un ensemble cohérent, sans pour autant masquer le fait que son itinéraire lui demeure en partie énigmatique. C'est aussi lui permettre de dévoiler l'horizon de sens dans lequel il inscrit sa vie, horizon qui dépasse ce qu'il peut maîtriser de sa propre existence au point où il est arrivé, indiquant ainsi ce qui permettrait d'envisager le plein dénouement de son histoire.

On voit ici clairement que l'acte de raconter son histoire n'a rien d'anodin, mais oblige le sujet à prendre position, ou du moins à aborder la question du sens de ce qui lui arrive, jusqu'au-delà de sa mort. Or, cette interrogation ou cet acte de foi, du fait même qu'il est mis en récit, est livré aux auditeurs comme pour les inviter en retour à se prononcer. Le philosophe Paul Ricœur a souligné l'importance de ce jeu entre narrateurs et

auditeurs qui met tout le monde en route vers un dénouement final – c'est ici le théologien qui commente.

On perçoit alors l'importance de l'acte de raconter pour l'être humain, aussi bien dans le rapport à soi que dans la délicate opération du passage de relais entre générations, de même que dans l'ouverture aux proches et aux lointains. C'est grâce au récit que nous organisons ce qui nous advient comme un ensemble lisible et parcouru par un sens possible ; c'est également le récit qui permet de nous initier mutuellement à affronter l'imprévu et à chercher des dénouements possibles. L'art de la narration, on le voit, fait voyager, et notamment, nous emmène aux abords des questions ultimes. C'est pourquoi on peut le reconnaître aussi comme constitutif de l'exister humain. « Car nous n'avons aucune idée de ce que serait une culture où l'on ne saurait plus ce que signifie *raconter*⁴ ».

A partir de là on peut interpréter l'intérêt pour les récits des gens simples comme un événement de grande importance pour l'humanité, qui relève tout à fait de ce que le concile a dénommé "signe

3 Ibid., p. 179.

4 Souligné par l'auteur. Paul Ricœur, Temps et récit II, La configuration dans le récit de fiction, Paris, Seuil, coll. « Points », 1984, p. 58. Ricœur répond ici à la crainte, exprimée par Walter Benjamin, que nous entrions dans une ère où raconter n'a plus de place, faute d'expériences à partager.

des temps”. Car en prêtant l’oreille aux récits des autres, c’est toute l’humanité qui se met à s’interroger sur sa destinée, et qui le fait en accordant sa confiance – c’est là le trait nouveau apparu au XX^e siècle – aux récits des personnes ordinaires, y compris et peut-être d’abord à ceux des plus modestes. De plus, en s’intéressant à la vie des lointains, elle témoigne d’une prise de conscience de ce que cette question nous échoit en tant qu’unique humanité, marquée par des différences considérables de cultures et de conditions sociales. Une proposition de sens ne doit exclure a priori personne du dénouement qu’elle propose, c’est ce que l’humanité semble dire lorsqu’elle se prend de passion pour les histoires de ses membres dans la grande diversité de ses situations.

Si la foi se raconte...

Arrivé à ce point, on perçoit, en fait, des questions plus fondamentales, qui obligent à s’interroger sur le contenu de la foi. S’il s’agit avant tout d’un ensemble de doctrines qui tient tout seul, indépendamment de la manière dont il est reçu, alors, le recours au récit de vie doit se limiter à la pas-

torale. Son objectif est d’aider à « faire passer » un message qui n’est pas affecté par la manière dont il est accueilli et reformulé par ses auditeurs. Mais si la foi est un phénomène intimement lié au jeu relationnel par lequel les uns sont initiés à la rencontre de Dieu grâce à d’autres qui l’ont eux-mêmes vécue, alors, l’attention aux récits des chrétiens n’a pas seulement une fonction pédagogique pour les pasteurs, mais elle devient une manière d’entendre la Révélation dans des harmoniques nouvelles.

On redécouvre ainsi que la vie des chrétiens et leur expérience de Dieu constituent la tradition vivante de la Bonne Nouvelle et que le Dieu de Jésus Christ, pour être dit de manière juste, demande à être raconté, notamment à travers les récits, chaque fois singuliers, des croyants⁵. Plus précisément, comme l’écrit Christoph Theobald, « c’est la sainteté de Dieu, concordance absolue entre forme et contenu, qui demande à être racontée : elle fonde l’articulation théologique entre le grand récit biblique et la multiplicité des récits, elle exige la présence d’une règle dogmatique et offre même le milieu où l’argumentation et le débat trouvent leur place⁶ ». Dans cette perspec-

⁵ Voir Christoph Theobald, « les enjeux de la narrativité pour la théologie », dans *Le christianisme comme style, Une manière de faire de la théologie en postmodernité*, Paris, Le Cerf, coll. « Cogitatio Fidei », 2007, p. 359-481.

⁶ Ibid., p. 476.

tive, la Révélation, donnée une fois pour toutes en Christ et réglée par cette référence capitale, doit être sans cesse mise en musique, chaque fois autrement, à partir de contextes extrêmement différents ; cela, afin de reconnaître l'unité et la force de cette révélation, tout en appréciant sa capacité à ouvrir chaque fois des champs et des questions nouvelles. Le croyant, en écoutant d'autres raconter ce qu'ils vivent, sera probablement surpris par des manières vraiment étonnantes pour lui d'accueillir le Christ. Il sera ainsi reconduit à sa propre façon d'être chrétien, et la découvrira peut-être plus étroite qu'il ne l'avait d'abord imaginée. S'il ne se crispe pas en jugement sévère – et pour cela, le travail d'intelligence qui passe aussi par le raisonnement et l'argumentation est indispensable

– sa foi s'en trouvera élargie.

Si l'on tient qu'effectivement, la Révélation, donnée une fois pour toutes en Christ, n'en finit jamais de se décliner à nouveau selon les contextes et les situations qu'elle touche, cela implique que le discours de la foi (c'est-à-dire, la manière pour l'Eglise d'exprimer la Bonne Nouvelle qu'elle porte, de la proclamer – champ d'activité dont relève aussi la théologie) est sans cesse à réélaborer en tenant compte, à chaque fois, des éclairages nouveaux que la foi reçoit à partir des diverses situations des croyants. Voilà qui encourage à s'intéresser de près à ce que vivent les chrétiens dans la diversité de leur situation et condition, et plaide, évidemment, pour susciter de leur part des récits, et pour les lire et les travailler sérieusement.

Partir du plus pauvre : un défi pour l'église

Le groupe « place et parole des pauvres ».

Par Jean-Claude Caillaux



Jean-Claude Caillaux, théologien et bibliste de formation, père de cinq enfants, est permanent du Mouvement ATD Quart Monde depuis 1982. Il est membre fondateur de *la Fraternité de La Pierre d'Angle*.

Le groupe *Place et parole des pauvres* s'est constitué en novembre 2010, dès le tout début de la mise en place de l'initiative Diaconia 2013, dans le cadre de son co-pilotage. C'est ainsi que, pendant deux ans et demi, quinze personnes en situation de précarité et six personnes qui les rejoignirent se sont réunies 26 fois pour mener une réflexion autour de *la place et de la parole des pauvres* aujourd'hui dans l'Eglise. Et j'ai animé ce groupe.

Ce groupe n'a jamais eu vocation à durer dans le temps¹ : sa raison d'être, qu'il a bien honorée, était de contribuer à sa manière à la pensée et à

1. Ce groupe particulier cessera une fois dépassée l'année 2013. Mais bien sûr de tels groupes pourraient et/ou devraient naître un peu partout dans les diocèses. Comment irriguer le corps entier de la sève évangélique venant des plus pauvres de la communauté, sans leur donner la place qui est la leur afin d'être mieux entendus et écoutés, et afin que les groupes divers (à l'échelon d'une paroisse, d'un diocèse, des Mouvements d'Eglise) se mettent en situation intérieure de reconnaître que le plus pauvre est un maître à penser autrement l'Eglise et la société, lui qui révèle à chacun son aspiration à être pleinement humain, fils du Père.

la construction de Diaconia 2013. Car comment imaginer l'Église s'engager dans une démarche de réflexion et d'intériorisation, de mobilisation et d'invention autour du service et de la fraternité avec les plus pauvres² sans que ceux-ci ne soient partie prenante dès les débuts. Car « *la priorité aux plus pauvres se place au point de départ, elle n'est jamais acquise chemin faisant*³ ».

Ces deux ans et demi de préparation de l'événement de Lourdes, en mai 2013, ont rendu possible et déployé une manière singulière de vivre la foi : mettre au cœur d'un rassemblement ecclésial les plus pauvres, les handicapés, ceux dont la vie souffre. Ce qui engendre une autre manière de faire, de voir, d'entendre, d'être, - et finalement d'espérer. Sans que cela soit programmé en tant que tel, c'est une sève qui monte et irrigue toute une assemblée ; une atmosphère, une ambiance, un « milieu » se définit autrement. Tout d'un coup, sans que l'on y prenne garde, l'unité se fait, puis s'expérimente au point que beaucoup en furent bouleversés : comme

une nouvelle création, une réalité qui surgit, pas nouvelle pourtant mais oubliée parce que aveuglée. Autour du plus pauvre l'unité est possible. Nous l'avons vécu. Nous l'avons tellement éprouvé que nous l'avons comme prouvé. Et cette espérance qui descend, déchirant le ciel, si elle n'était pas suivie de nouveautés comme le frémissement des montagnes (cf. Is 63, 19), blesserait fortement le corps entier de l'Église !

Une question doit être posée, tant les résistances tranchées demeurent : ce chemin de transformation, pour combien de temps s'est-il ouvert ? Une forme de happening de passage, ou bien les communautés chrétiennes dans tous les diocèses prendront-elles les moyens, inventeront-elles les espaces nécessaires pour continuer ce que trois jours n'ont fait qu'effleurer : *laisser naître* ce qui pourrait s'engendrer d'une réelle prise au sérieux de la parole des pauvres, et de la priorité à leur donner pour qu'ils puissent recevoir la place qui est la leur.

2. Attention à ne pas rabattre la précarité sociale (être exclu de la vie ordinaire, et cumuler tous les handicaps sociaux) sur la précarité anthropologique (vulnérabilité de la naissance et de la mort, la maladie, la fragilité inhérente à tout être humain). Ce serait s'interdire de la penser, en obnubiler le scandale et la légitimer en la banalisant. Contrairement à ce que l'on ne cesse de répéter (par quelle crainte ?), nous *ne sommes pas tous pauvres*, - ou bien dit autrement et ainsi être vraiment compris : *nous ne sommes pas tous misérables*.

3. Père Joseph Wresinski, *Les pauvres sont l'Église*, Paris, Le Centurion, 1983, p. 121.

Les évaluations, faites ici et là, sont toutes positives, et même les récalcitrants furent surpris, voire se félicitent à présent du bien fondé de mettre à la première place ceux qui se perçoivent parfois comme « interdits » de Dieu. Mais l'essentiel se joue maintenant, dans les années à venir, car c'est d'un changement de perspective qu'il s'agit : mettre au cœur de toute démarche (catéchétique, pastorale, évangélisatrice...) ceux et celles qui ont le moins de moyens, sont les plus faibles et notamment ne sont pas habilités à donner leur avis et à contribuer à la construction de l'aujourd'hui de l'Eglise et de la société. C'est un changement de référence qui passe par une évaluation rigoureuse : d'où vient que les plus pauvres ne se sentent globalement pas à l'aise dans nos paroisses ou Mouvements, dans nos groupes de partage de la Parole de Dieu, dans les préparations aux sacrements ? Et par une décision non moins exigeante : faire des plus faibles, quelle que soit leur condition d'existence, la mesure de nos projets et de nos actions, et pourquoi pas, de nos théologies.

Car il ne s'agit pas de mieux gérer, traiter, aider, soulager, consoler, le malheur des plus pauvres, l'exclusion des exclus, le handicap des handicapés, mais de les mettre à la place qu'ils devraient avoir :

« la pierre rejetée est devenue la pierre d'angle », (Ac 4, 11). Ce recadrage est constitutif de la libération de ceux qui sont enfermés par le malheur et la misère. L'habitude est d'imaginer devoir sauver les gens du naufrage, puis prétendre les intégrer une fois qu'ils sont libérés. C'est l'inverse que l'on se propose de faire : donner une place, la première, à ceux qui n'en peuvent plus, dans leur situation d'aujourd'hui, et ainsi contribuer ensemble à la fois à la délivrance des enchaînés et des mieux lotis, et au changement à l'intérieur de nos structures.

Mais je m'égare... Telle n'était peut-être pas le sujet proposé par la *Lettre aux communautés*.

Alors qu'il me suffise d'écrire ceci. Si l'on veut autoriser la voix de ceux qui n'ont jamais eu la parole et se donner la possibilité d'entendre, il est une nécessité et une exigence : être avec eux, afin que l'on puisse un jour faire *à partir* d'eux. Car pour avoir accès à l'expérience de vie des plus pauvres et au savoir qui en jaillit, il est nécessaire que des relations de reconnaissance mutuelle se nouent entre les personnes.

Il ne s'agit pas de recueillir le témoignage des pauvres, ni de mieux comprendre ce qu'ils vivent afin

d'affiner telle ou telle pastorale, mais de se laisser affecter par leur parole au sens le plus plein, c'est-à-dire de laisser ébranler sa propre intelligence, laisser déconstruire ses préjugés et permettre à l'intelligence, à la pensée, au point de vue des très pauvres de ré-instruire de l'intérieur sa propre perception des êtres humains et du monde, et de

Dieu lui-même. C'est cela entrer dans la relation avec les très pauvres pour faire Eglise avec eux, faire société nouvelle avec eux.

Telle fut l'ambition du groupe *Place et parole des pauvres*.

Puissions-nous à ce sujet ne jamais parler qu'au présent !

Les dieux ne sont jamais loin – Lucien Jerphagnon, Hachette Littératures, 202 pp. 177-181

Par Alain Le Négrate



On oppose le mythe à la raison depuis Platon. Ce sont encore les Grecs qui ont entrepris d'épurer le *mythos* par le *logos*, mais le mythe n'en est pas mort pour autant. Les Grecs ont leur manière à eux de croire à leur mythologie ou d'être sceptiques, ils ont aussi leur manière d'écrire l'histoire. Qu'est-ce qu'un mythe ? de l'histoire altérée ? de l'histoire agrandie ? une allégorie ? une illusion collective ? Paul Veyne a écrit que l'histoire n'existe pas : il n'y a que des histoires. L'histoire n'est pas une science, elle n'a pas de méthode ; comme activité intellectuelle, elle est connaissance produite par la subjectivité de l'historien. Autant dire que la "vérité" prend un sens très large, elle peut bien englober la littérature de fiction, et donc le mythe. Le mot vérité devrait, selon Veyne, ne s'écrire qu'au pluriel¹.

Dans la Bible, de quelle vérité s'agit-il ? Finkelstein a montré que l'archéologie ne permet pas de recouper l'histoire biblique avant Josias, roi de Juda au VII^{ème} siècle², ce que signifie que les figures de David et

1. Paul Veyne *Comment on écrit l'histoire* Seuil 1971, 350 p

2. Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman *La Bible dévoilée* Bayard 2002, 432 p.

de Salomon relèvent d'une vérité qui n'est pas d'abord d'ordre historique. Les archéologues des textes parlent de "relecture", en ce que les rois d'Israël se trouvent porteurs des messages adressés par les contemporains d'époques ultérieures aux générations d'après.

Lucien Jerphagnon³, fin connaisseur du monde gréco-romain comme son ami Paul Veyne dont il commente l'ouvrage « *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* », a écrit l'extrait proposé ici, en « *résonance* » avec le thème de « *relectures* ». Il interroge la pertinence des récits mythologiques et en ouvre des relectures possibles dans un propos qui s'étend à la Bible. Avec Veyne, Jerphagnon ne croit pas à la seule vérité démontrable, mais à une vérité plurielle. Comme les Grecs et même les écrivains bibliques qui ne croyaient pas à la lettre des histoires merveilleuses et des mythes, il fait droit à une herméneutique pour en saisir l'expression multimillénaire de la recherche de sens. La finale de l'extrait interprète la foi aux dieux de l'Olympe en termes d'espérance malgré le déferlement des malheurs du monde.

N.B. Les notes de bas de page ne sont pas de l'auteur ; elles ont été rajoutées dans l'unique but d'éclairer le lecteur de la LAC.

**Alain Le Négrate –
le 26 mai 2013**

3. Lucien Jerphagnon (1920-2011) a dirigé l'édition des trois volumes de saint Augustin dans La Pléiade. Augustin était pour lui un « copain de promo », selon son expression, pour l'avoir tellement fréquenté ainsi que ses maîtres néo-platoniciens. A la différence de l'incroyant Paul Veyne, il se disait « agnostique mystique ». Ses funérailles ont été célébrées au temple de l'Eglise Réformée de l'Oratoire du Louvre.

Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?, se demandait Paul Veyne en 1983⁴, ce qui nous valut le livre qui porte ce titre. Je serais tenté de le dire définitif s'il y avait quoi que ce soit de définitif en ce monde, et surtout si Paul Veyne n'était, on s'en doute, le premier à ne le point tenir pour tel. Question d'éclairage : il se disait alors plus inspiré par Foucault⁵; il pencherait aujourd'hui pour Wittgenstein⁶. Vingt ans après, le livre n'a rien perdu de son charme ni le style de son éclat - et ce qui y est dit n'a pas pris une ride. Les Grecs, les Romains et qui vous voudrez ont-ils cru à leurs mythes ? Plutôt que de répondre par oui ou par non - du genre « Rayez la mention inutile », ou « Mettez une croix dans la case » -, Veyne a préféré montrer ce qui biaise notre regard sur le mythe. C'est qu'on l'oppose systématiquement au réel, comme le faux s'oppose au vrai. Comme si c'était une question de vrai et de faux ! Et d'abord, quel ordre de vérité vise-t-on ? Répondant à laquelle de nos aspirations ? « La vérité, dit fort justement Paul Veyne, est plurielle et analogique » parce qu'« elle demeure égocentriquement nôtre ». Aussi n'existe-t-il que « des programmes hétérogènes de vérité » et, dirais-je, les hommes « zappent » de l'un à l'autre à longueur de journée. Cela vaut pour tous les temps. Les Grecs croyaient-ils

4. Paul Veyne *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* coll. Des travaux, Seuil 1983, 62 p.

Né en 1930, P. Veyne est historien, titulaire de la chaire d'Histoire de Rome jusqu'en 1999. Il a publié *Quand notre monde est devenu chrétien* (312-394), Albin Michel 2007, 321 p., où il cherche à comprendre comment le christianisme s'est imposé à tout l'Occident au temps de Constantin. Marie-Françoise Baslez a écrit un ouvrage en guise de réponse : *Comment notre monde est devenu chrétien*, CLD éditions 2008, 224 p.

5. Michel Foucault (1926-1984), s'est intéressé à l'histoire comme problème philosophique pour interroger l'organisation des systèmes de pensée. Qu'il s'agisse de la folie, des prisons, de la clinique ou de la sexualité (le rapport au corps), Foucault remet en question les vérités établies en recourant à l'histoire, en faisant « l'archéologie du savoir » (titre son ouvrage de 1969).

6. Ludwig Wittgenstein (1889-1951) a, avant Foucault, cherché à nettoyer la pensée dans sa quête de vérité. Ce philosophe du langage a cherché à décrire la variété des "jeux de langage" ainsi que des illusions auxquelles s'exposent ceux qui en méconnaissent les 'règles' et la 'grammaire' implicites.

à leurs mythes ? - Mais bien sûr qu'ils y croyaient ! Ce n'est pas pour autant qu'ils en situaient les personnages sur le même plan de réalité que ce qui se passait chez le voisin ou dans la rue. Un Romain, un Grec « plaçait ses dieux "au ciel", dit Veyne, mais il aurait été stupéfait de les apercevoir dans le ciel ; il aurait été non moins stupéfait si on l'avait pris au mot au sujet du temps et qu'on lui apprenne qu'Héphaïstos venait de se remarier ou qu'Athéna avait beaucoup vieilli ces derniers temps ». Ils savaient aussi bien que nous que leur femme, pour charmante qu'elle fût, n'était pas de la même pâte qu'Aphrodite, et que le chien à qui ils donnaient un os n'aurait jamais qu'une tête.

C'était ainsi, et le fait qu'ils se cognaient aux meubles leur aurait prouvé le cas échéant que le monde, leur monde, était d'une autre nature que l'Olympe. Le chêne et l'olivier des regrettés Philémon et Baucis n'étaient pas affectés du même coefficient d'objectivité que les arbres de leur parc ou de leur jardin.

Toute spécificité culturelle mise à part, j'imagine que droitement instruit par les docteurs de la Loi, l'Hébreu moyen devait bien se douter qu'on ne prend pas une ville en tournant autour et en soufflant dans une trompette, et qu'on ne peut arrêter le soleil en claquant dans ses doigts. De même savait-il que le ricin sorti de terre en un clin d'œil pour préserver Jonas de l'insolation à Ninive n'était pas le ricin qu'il avait tant de mal à faire pousser dans son coin de terre.

Bref, nos prédécesseurs en ce monde se disaient qu'il y avait dans tout cela une vérité bonne à prendre, comme était bonne à prendre la vérité des géomètres, si utile pour mesurer les champs, construire des temples pour les dieux, des ponts, des phares et des machines pour les hommes. C'était dans

l'ordre : les hommes avaient besoin des dieux, qui leur donnaient une âme intelligente - thème de prédilection des philosophes - ; les dieux avaient besoin des hommes pour leur édifier un beau temps bourré de géométrie, sans quoi il aurait été bancal. La nature, la vie, l'art, tout cela se tenait, avait un sens, parce que tout, de façon plus ou moins perceptible, était imbibé de sacré et de rationnel, et l'on s'y retrouvait tant bien que mal. Encore une fois, tout dépendait de la visée, de l'intention de la conscience, et ni ces visées ni leurs objets ne se confondaient, ne se contrariaient ni ne tentaient de s'exclure en vue d'une quelconque hégémonie. Le mythique ne prétendait pas primer le rationnel ni le museler, car on savait bien qu'on ne vivait pas dans l'éternité des dieux immortels, mais dans un monde où les ponts et même les temples ne se construisent pas avec des prières et des rites, qu'on gardait toutefois en réserve pour l'inauguration. Pas davantage le rationnel ne prétendait congédier le mythique : tout au plus il l'aménageait dans sa quête du sens, car on savait trop bien que la physique, les mathématiques, même spiritualisées à la façon des pythagoriciens, n'expliquaient jamais tout, et notamment le fait qu'il y ait ce quelque chose dans lequel on débarque un beau jour sans l'avoir demandé et que l'on quitte un autre jour au terme d'un parcours plus ou moins long et plus ou moins réussi. Seuls les dieux avaient toujours le même âge, et le présent des hommes se voulait tangent à la pérennité des dieux. Ne l'oublions pas : en grec, aïôn, en latin aevum, c'est le même mot vague qui tantôt désigne la durée et tantôt l'éternité. Bref, en exonérant les dieux de cette absolue carence de l'humaine durée, coincée entre un commencement et un terme échappant l'un et l'autre à toute prise, les hommes qui intériorisaient les mythes étaient parvenus à une idée de l'éternité que les philosophes scrutaient depuis bel âge. Le temps des mythes, c'était les jours des hommes en mal d'éternité. C'était, mais magnifiée parce que virtuelle-

ment sans terme, la durée collectivement vécue d'une tribu, d'un clan, d'un peuple, d'une cité, d'un empire. C'était un temps social au sens où Gurvitch⁷ l'entendait, où chacun n'est soi-même qu'au sein d'un tout, mais toujours en compagnie des dieux.

Impénétrable était le monde, on le savait bien, et dès les bancs de l'école on l'avait appris par cœur. Les poètes, les tragédiens l'avaient assez dit avec leur sincérité rythmée par les chœurs des vieillards et des vierges. Nul n'a montré de façon plus précise qu'Evangelos Moutsopoulos⁸ « l'existence d'une fonction capitale de l'imaginaire à l'intérieur du processus qui conduit à la conception révélatrice de la transcendance. [...] Le sublime exprime l'aspiration tyrannique de l'existence au plus-être ». Tout pouvait toujours arriver, et le bonheur qui inspirait aux philosophes tant de belles phrases, semblait toujours reculer à mesure qu'on le désirait. Aussi bien, dit Jankélévitch⁹, « un paradis peut-il être autre chose que perdu ? ». Rien ne fatigue comme d'aspirer à l'impossible. Les dieux n'étaient décidément pas de trop dans la vie des hommes qui attendaient qu'un rayon de soleil vienne éclairer un coin du possible. Alors, quelle foi les anciens avaient-ils dans tant et tant de dieux, dont la plupart se sont cachés, eux aussi, pour mourir ? Quelle foi ? - Celle, j'imagine, qui regarde tout au fond de la jarre de Pandore. La foi qui cherche avec un calme désespoir s'il n'y resterait pas encore un tout petit rien d'espérance.

7. Georges Gurvitch (1924-1965) est un sociologue français d'origine russe et militant de gauche.

8. Evangelos Moutsopoulos, né en 1930, membre de l'Académie d'Athènes, est philosophe et historien de la philosophie grecque. Il écrit en langue grecque et en français surtout, parfois en anglais.

9. Vladimir Jankélévitch (1903 – 1985) est un philosophe français. Pendant 30 ans il a enseigné à la Sorbonne et dirigé la thèse de Lucien Jerphagnon, devenu l'un de ses disciples. Jankélévitch s'est beaucoup intéressé à la morale et à la politique, en se positionnant clairement à gauche.